

FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

INSTITUT DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

LA TOLÉRANCE DANS *JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE* DE JEAN-JACQUES
ROUSSEAU ET LA FIGURE CONTROVERSÉE DE L'ATHÉE VERTUEUX

MEMOIRE DE MASTER
SOUS LA DIRECTION DE LA PROF. CLAIRE JAQUIER



FIG. 1. [ILLUSTRATION DE *JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE*], MOREAU, 1774.

Perrine BAECHLI

Juin 2017

Table des matières

Introduction	2
1. La notion de tolérance chez Jean-Jacques Rousseau.....	6
1.1. La religion de Jean-Jacques Rousseau	6
1.2. Le paradoxe de l'athéisme vertueux	8
1.3. De la distinction entre intolérance civile et intolérance ecclésiastique.....	10
1.4. La notion de pitié	12
1.5. Rousseau victime d'intolérance	15
2. Wolmar : figure controversée de <i>La Nouvelle Héloïse</i>.....	18
2.1. La construction du personnage de Wolmar au fil du récit	18
2.2. L'athéisme de Wolmar ou l'intolérance de Julie	24
2.3. Wolmar, un modèle de tolérance ?	31
3. L'éducation contre l'intolérance ?	37
3.1. La place de l'éducation dans <i>Julie ou la Nouvelle Héloïse</i>	37
3.2. Julie dévote ou les dangers du fanatisme	41
3.3. Le système éducatif de Wolmar	47
Conclusion.....	52
Bibliographie.....	55

Introduction

Si de nos jours la notion de tolérance est comprise dans son sens positif – comme synonyme de patience, d’indulgence et de vertu – il n’en a pas toujours été ainsi. En effet, jusqu’au début du XVIII^e siècle, cette notion n’était pas perçue comme une valeur. Au contraire, *tolérer* l’opinion d’un individu à laquelle l’on n’adhérait pas impliquait de laisser consciemment cet individu dans l’erreur et donc de faire preuve de lâcheté. Ainsi, pour Bossuet, « la tolérance est un poison dont il faut se méfier parce que, introduisant des variations dans le dogme, elle affaiblit les religions »¹. La tolérance est comprise ici non pas comme le message ultime de toute religion mais, au contraire, comme un fléau, une faiblesse de l’homme qui menace de détruire les dogmes religieux. Il a fallu des auteurs engagés, notamment Pierre Bayle, pour remettre en cause cette conception catholique de la religion selon laquelle il était nécessaire d’adhérer de manière absolue au message de l’Église pour être sauvé.

Depuis le Moyen Âge, l’intolérance constituait la base même du christianisme. En effet, l’hérésie ne pouvait être acceptée et toute religion ou croyance qui différait de la religion chrétienne était alors réprouvée. Cependant, à partir de la Réforme, au XVI^e siècle, l’intolérance cesse de s’appliquer uniquement aux membres d’une religion différente et se manifeste au sein même du christianisme. Le royaume de France est alors violemment divisé par les guerres de religion. En 1598, l’Édit de Nantes abolit le précepte « une foi, une loi, un roi », permettant à l’individu de faire ses propres choix en matière de foi, indépendamment de son statut de sujet politique. Mais la révocation de cet Édit par Louis XIV engendre un rejet – ou une assimilation par la contrainte – des protestants. Cet exil forcé implique également un bouleversement économique puisque bon nombre de manufactures disparaissent. Ainsi, « d’un problème religieux, la tolérance devient un problème économique »².

La tolérance apparaît donc comme nécessaire au bon fonctionnement de la société. Elle est essentielle à la morale publique car elle empêche les conflits et elle permet, d’une certaine manière, l’essor du commerce. Il faudra attendre l’Édit de Versailles de 1787 pour que les persécutions à l’égard des protestants cessent, puis

¹ SAADA-GENDRON Julie, *La Tolérance*, Paris, Flammarion, 1999, p. 63.

² *Ibid.* p. 116.

1791 pour que la liberté de culte soit enfin accordée à tous les citoyens. C'est dans ce contexte de tensions que cette notion prend – au XVII^e puis au XVIII^e siècle – une place importante dans le débat philosophique et littéraire. En effet, des textes tels que *De la tolérance* de Bayle, la *Lettre sur la tolérance* de John Locke, ou encore le *Traité sur la tolérance* de Voltaire abordent cette problématique de manière sérieuse et engagée, prouvant ainsi l'importance d'un tel concept.

Les philosophes et écrivains du siècle des Lumières ont mené un véritable combat contre l'intolérance – dont l'exemple le plus emblématique est sans doute l'affaire Calas – mais ils ont également fait de cette notion l'un des thèmes clés de leurs écrits. Ces textes se présentent, pour la plupart, sous la forme de traités. Ce genre littéraire, caractérisé par son sérieux et sa dimension militante, semble le plus adapté à une thématique qui engage à la fois la conscience individuelle et l'harmonie sociale et politique. Or, certains écrits dérogent à ce choix générique. C'est notamment le cas du chef-d'œuvre littéraire de Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* : ce roman épistolaire et sentimental est en effet traversé par la question de la tolérance religieuse. Si la trame principale de l'œuvre concerne l'opposition entre la passion amoureuse et la vertu, symbolisée par les deux personnages principaux, Julie et Saint-Preux, la religion constitue également un objet de réflexion central dans le récit.

Rousseau bouleverse les attentes de son lectorat puisqu'il propose un roman *a priori* sentimental, mais dans lequel le lecteur est finalement confronté à une dimension bien plus vaste et une prise de position engagée, qui le force à la réflexion mais l'oblige aussi à « adopter un autre type de lecture, marqué par une autre attente vis-à-vis du texte »³. En effet, l'œuvre se compose d'une trame sentimentale principale mais elle comprend également un certain nombre de lettres que l'on pourrait qualifier de dissertatives puisqu'elles abordent des sujets qui font polémique ou suscitent le débat, la controverse. Ainsi, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, sans relever du genre du traité philosophique, se démarque du roman sentimental classique par l'inclusion de morceaux dissertatifs attribués aux différents personnages.

³ DUFLO Colas, « Du dissertatif : les lettres “fastueusement raisonnées” de *La Nouvelle Héloïse* », in *Rousseau et le roman*, BOURNONVILLE Coralie, DUFLO Colas dir., Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 56.

Le ton du roman de Rousseau diffère de manière radicale de celui du traité car les moyens employés par l'auteur sont avant tout basés sur une volonté d'éveiller les sentiments du lecteur, de rendre ses personnages « aimables » et, ainsi, « d'adoucir [la] haine réciproque »⁴ entre les philosophes et les dévots. Rousseau, dans son œuvre qu'il veut pourtant « sans méchant »⁵, fait apparaître le personnage très controversé de M. de Wolmar. L'irruption de ce personnage dans le récit et l'importance qu'il acquiert au fil de la narration permet à l'auteur de soulever la question de la tolérance et d'en faire un débat philosophique au sein du roman. Wolmar est donc un « important facteur de progression dramatique » car il « amorce [...] l'un des thèmes essentiels du roman »⁶, mais il est aussi un personnage paradoxal puisque l'auteur fait de lui un athée vertueux.

La figure de l'athée vertueux constitue, pour Rousseau mais également pour bien d'autres de ses contemporains, une contradiction en soi. En effet, bien que Rousseau se revendique fervent défenseur de la tolérance religieuse, il n'y inclut pas l'athéisme qu'il considère comme dangereux pour la paix sociale. Cette condamnation à l'égard des athées était largement répandue chez les penseurs et philosophes du XVII^e et XVIII^e siècle. Voltaire en parle comme d'un « monstre très pernicieux » qui « s'il n'est pas si funeste que le fanatisme, [...] est presque toujours fatal à la vertu »⁷. Pour John Locke, « ceux qui nient l'existence d'un Dieu ne doivent pas être tolérés » car « si l'on bannit du monde la croyance d'une divinité, on ne peut qu'introduire aussitôt le désordre et une confusion générale »⁸. Enfin, l'article de l'Encyclopédie consacré à l'athéisme affirme qu'il « avilit et dégrade la nature humaine, en niant qu'il y ait en elle les moindres principes de morale, de politique, d'équité et d'humanité », l'absence de foi est donc « punissable suivant le droit naturel »⁹. L'athée, pour Rousseau, est indifférent au bien, c'est un

⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, VOISINE Jacques éd., Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 516.

⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, in *Œuvres Complètes*, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012, t. XV, p. 1218.

⁶ TROUSSON Raymond, « Le rôle de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* », in *Thèmes et Figures du siècle des Lumières*, Genève, Librairie Droz S.A., 1980, p. 300.

⁷ VERSAILLE André, « athéisme », *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, Paris, Éditions Complexe, 1994, p. 119.

⁸ LOCKE John, *Lettre sur la tolérance*, Paris-Genève, Éditions Slatkine, 1995, p. 93.

⁹ YVON Claude, FORMEY Johan, « athéisme », *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, DIDEROT Denis, D'ALEMBERT Jean-le-Rond dir., 1751-1772, The ARTFL Project, University of Chicago, <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>, site consulté le 31.05.2017.

« égoïste » et un individu de mauvaise foi puisqu'il refuse de reconnaître l'œuvre du divin dans les beautés du monde qui l'entoure¹⁰. Malgré cela, l'auteur intègre dans son roman un personnage incrédule, sans pour autant faire de lui un « méchant ». Au contraire, Wolmar se distingue par son honnêteté, sa bonté et sa remarquable capacité de tolérance – qui fera d'ailleurs l'objet de multiples critiques, notamment sur l'invitation de Saint-Preux à Clarens et cet étrange ménage à trois.

Si Wolmar est athée – donc nécessairement mauvais – mais néanmoins vertueux par ses actions, quelle est alors sa véritable place au sein de l'œuvre ? Dans quelle mesure sa relation avec la pieuse Julie permet-elle d'aborder un sujet aussi conflictuel et délicat que celui de la tolérance religieuse ? Et surtout, pourquoi Rousseau construit-il son roman autour de ce qu'il considère lui-même comme un danger pour la population et pour la vertu¹¹ ? Ce travail aura pour objectif d'étudier la manière dont Rousseau, par son choix du genre sentimental, mais surtout par l'intégration dans son roman d'un personnage controversé, aborde le thème de la tolérance religieuse tout en repoussant les limites de sa pensée, dans un but qu'il veut non seulement pédagogique mais également « salutaire »¹² pour l'humanité.

¹⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, in *Œuvres complètes*, t. VIII, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012, p. 757-758.

¹¹ *Ibid.*

¹² Rousseau écrit dans une lettre à Duclos en 1760 : « Si Wolmar pouvait ne pas déplaire aux dévots, et que sa femme plût aux philosophes, j'aurais peut-être publié le livre le plus salutaire qu'on pût lire dans ce temps-ci. », in *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, Institut et Musée Voltaire, BESTERMAN Théodore dir., t. VII, p. 319.

1. La notion de tolérance chez Jean-Jacques Rousseau

1.1. La religion de Jean-Jacques Rousseau

Fortement opposé à l'athéisme de certains philosophes de son temps, Rousseau se forge sa propre idée de la religion qu'il nommera, par l'intermédiaire du Vicaire savoyard, « religion naturelle »¹³. Cette croyance se construit chez Rousseau sur la base d'une recherche de la vérité qui l'amène à rejeter l'Église « qui décide de tout, qui ne permet aucun doute »¹⁴ mais aussi le jugement des philosophes qui « ne s'accordent que pour se disputer »¹⁵, pour enfin se tourner vers le véritable guide qu'il désignera par le terme de « lumière intérieure »¹⁶. Après avoir fixé les fondements de sa foi sur le sentiment et l'introspection, Rousseau la définit comme une religion simple, pure, basée sur un culte intérieur et ne nécessitant aucun intermédiaire entre l'individu et le divin. Il se distancie donc à la fois de la philosophie et du rationalisme pour privilégier le sentiment mais il s'éloigne aussi des religions révélées et plus particulièrement du catholicisme, comme il l'affirme dans ses *Lettres écrites de la montagne* lorsqu'il compare le catholicisme et la religion protestante :

La religion protestante est tolérante par principe, elle est tolérante essentiellement, elle l'est autant qu'il est possible de l'être, puisque le seul dogme qu'elle ne tolère pas est celui de l'intolérance. Voilà l'insurmontable barrière qui nous sépare des catholiques.¹⁷

Si Rousseau semble se placer ici plutôt du côté du protestantisme, son parcours religieux se distingue par sa complexité et ses multiples revirements. Né dans une famille calviniste, Rousseau se convertit au catholicisme de Mme de Warens – plus par l'influence de cette dernière et l'affection qu'il lui porte que par véritable conviction – puis renonce finalement au catholicisme en 1754 afin de retourner à Genève. Après son séjour auprès de Mme de Warens, alors qu'il s'intéresse à la philosophie, Rousseau devient de plus en plus critique et, rejetant toutes les idées dogmatiques – tant religieuses que philosophiques – il conçoit son propre système

¹³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, op. cit., p. 726, 727, 729, 734, 735.

¹⁴ *Ibid*, p. 347.

¹⁵ *Ibid*, p. 348.

¹⁶ *Ibid*, p. 349.

¹⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres écrites de la montagne*, in *Œuvres complètes*, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012, t. VI, p. 259.

de pensée basé sur « la raison, le sentiment et la nostalgie »¹⁸. Cette ultime et authentique profession de foi de Rousseau – que l'on retrouvera dans la profession de foi du Vicaire savoyard ainsi que dans celle de Julie – n'est donc ni pleinement religieuse ni réellement philosophique, mais bien un mélange des deux. Elle place surtout l'homme et la « lumière intérieure » au centre de toute perception du divin. Bien que cette orientation religieuse se rapproche du protestantisme, les écrits de Rousseau montrent une volonté de croyance épurée de dogmes ou de rites caractéristiques du christianisme¹⁹.

Dans le huitième chapitre du *Contrat social*, Rousseau sépare la religion en deux catégories : « la religion de l'homme et celle du citoyen »²⁰. Cette séparation est nécessaire, selon lui, au bon fonctionnement de la société, puisque la religion du citoyen basée sur des lois permet de fixer les devoirs de l'homme au sein de la communauté. Cependant, cette religion civile « trompe les hommes, les rend crédules et superstitieux, et noie le vrai culte de la divinité dans un vain cérémonial »²¹. Cela est d'autant plus vrai que la religion civile est « renfermée [...] dans un seul pays » et, « hors de la seule nation qui la suit, tout le reste est pour elle infidèle, étranger, barbare »²². Elle ne concerne pas le genre humain dans son ensemble mais elle est propre à chaque société et contribue à exacerber les différences entre les civilisations. Rousseau se place donc en défenseur de la seconde catégorie, à savoir, la religion de l'homme. Cette dernière s'apparente à la religion naturelle que Rousseau décrit dans la profession de foi du Vicaire savoyard puisqu'elle est également construite sur le culte intérieur, la simplicité et l'absence de rites ou de dogmes. L'individu est donc parfaitement indépendant par rapport à ses croyances. Il est ainsi naturellement tolérant puisqu'il se concentre sur « l'essentiel » et ne s'occupe pas des « formules de foi » de chacun²³. Rousseau fait ici une différence entre l'homme et le citoyen, entre la nature et la société. S'il prend de manière générale le parti de la nature – et donc de l'homme – il demeure

¹⁸ TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S., « religion », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Champion Classiques, 2006, p. 794.

¹⁹ Sur l'histoire des professions de foi de Jean-Jacques Rousseau, voir aussi : MASSON Pierre Maurice, *La Formation religieuse de Rousseau*, Paris, Hachette, 1916.

²⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, in *Œuvres Complètes*, t. V., TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012, p. 445.

²¹ *Ibid*, p. 446.

²² *Ibid*, p. 445.

²³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres écrites de la montagne*, *op. cit.*, p. 234.

néanmoins convaincu de la nécessité d'une religion civile, subordonnée à la politique, afin d'atteindre une cohésion sociale :

Sitôt que les hommes vivent en société, il leur faut une religion qui les y maintienne. Jamais peuple n'a subsisté ni ne subsistera sans religion et si on ne lui en donnait point, de lui-même il s'en ferait une ou serait bientôt détruit.²⁴

Cette idée de la nécessité d'une religion pour garantir la paix sociale est partagée par d'autres philosophes des Lumières, notamment par Voltaire qui affirme qu'il « vaut mieux sans doute pour [le genre humain] d'être subjugué par toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient pas meurtrières, que de vivre sans religion »²⁵. Ainsi, l'athéisme est fermement condamné car il est perçu comme un fléau pour la société.²⁶

1.2. Le paradoxe de l'athéisme vertueux

La liberté de croyance, défendue par Rousseau, ne concerne donc pas l'absence totale de foi. Cependant, dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Rousseau fait intervenir le personnage de Wolmar qu'il dépeint comme un philosophe athée et néanmoins vertueux, répondant parfaitement aux lois sociales. Cette contradiction soulève la question de l'opinion de Rousseau face à cette notion. Tout d'abord, l'auteur de *Julie* propose une séparation entre les athées « qui n'ont pas besoin de Dieu »²⁷ – les enfants par exemple – et ceux qui sont athées par mauvaise foi, comme les philosophes. La première catégorie est évidemment admise et acceptée puisque ses membres ne font preuve d'aucune fausseté dans leur comportement, alors que la deuxième catégorie est plus difficilement excusable pour Rousseau car ses adhérents sont des individus qui refusent délibérément de reconnaître l'existence de Dieu, et ce malgré l'omniprésence de ses créations. Dans le chapitre de l'*Émile* consacré à la profession de foi du Vicaire savoyard, Rousseau parle de l'athéisme en ces termes : « si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hommes,

²⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, *op. cit.*, p. 444.

²⁵ VOLTAIRE, *L'affaire Calas*, VAN DEN HEUVEL Jacques éd., Paris, Gallimard, « Folio », 1992, p. 170.

²⁶ Sur l'histoire de cette notion d'athée vertueux, voir aussi : STAQUET Anne, « De l'athée immoral à l'athée vertueux. Histoire d'un amalgame », in *Athéisme et morale*, DARTEVELLE Patrice dir., ABA Éditions, 2016.

²⁷ TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric, « Athéisme », *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, *op. cit.*, p. 60.

c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien »²⁸ et il poursuit en affirmant que « ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître »²⁹. Nous sentons bien ici la condamnation de l'auteur à propos de cette forme d'athéisme caractéristique de certains philosophes des Lumières, qui se distingue par une attitude égoïste et une indifférence face à la grandeur de la nature. Cette critique se retrouve également dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, lorsque Saint-Preux reprend les paroles de Julie qui s'exclame à propos de son époux : « Hélas ! [...] Le spectacle de la nature, si vivant si animé pour nous, est mort aux yeux de l'infortuné Wolmar, et dans cette grande harmonie des êtres, où tout parle de Dieu d'une voix si douce, il n'aperçoit qu'un silence éternel »³⁰. C'est bien sûr l'auteur qui parle ici par la voix de Julie, et cette vision de l'athée comme sourd aux manifestations du divin est, dans ce cas précis pour Rousseau – tout comme pour Julie – un motif de pitié plus que de condamnation. Wolmar n'entre donc pas dans la catégorie des philosophes de mauvaise foi et peut ainsi être considéré comme un modèle expérimental de l'athée vertueux. Nous examinerons par la suite, plus en détail, les implications et les limites de cette conception.

Rousseau affirme dans l'*Émile* qu'il vaut mieux « n'avoir aucune idée de la divinité que d'en avoir des idées basses, fantastiques, injurieuses, indignes d'elle »³¹. Il faut ainsi préférer l'athéisme à une mauvaise interprétation de la religion pouvant mener au fanatisme car « c'est un moindre mal de la méconnaître que de l'outrager »³². Ce fanatisme, l'*infâme* pour Voltaire, est à la base même de l'intolérance, au même titre que la superstition. Rousseau le condamne en s'appuyant sur l'argument de Bayle qui « a très bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme »³³. Cependant, son discours change rapidement et il propose ensuite une surprenante défense du fanatisme qui « quoique sanguinaire et cruel est pourtant une passion grande et forte qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux »³⁴. Alors comment comprendre cette soudaine inversion du propos ? Rousseau serait-il en réalité

²⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, op. cit., p. 757.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 5. V., p. 994.

³¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, in *Œuvres complètes*, op. cit., t. VII, p. 664.

³² *Ibid.*

³³ *Ibid.*, t. VIII, p. 757.

³⁴ *Ibid.*

partisan d'une certaine forme de fanatisme et donc d'intolérance ? Voltaire le traitera d'hypocrite pour avoir osé écrire cet hommage au fanatisme, lui qui, dans sa lettre à d'Alembert, soutenait que « le fanatisme n'est pas une erreur, mais une fureur aveugle et stupide que la raison ne retient jamais »³⁵. Selon Raymond Trousson, il faut comprendre cela comme un fanatisme raisonné, une « énergie à récupérer à bonne fin [...] pour élever l'homme au-dessus de lui-même »³⁶. En effet, Rousseau se concentre ici sur l'aspect passionnel, émotionnel, il perçoit ainsi le fanatisme comme un enthousiasme positif, constructif et non pas comme un délire insensé et dangereux. La différence entre ces deux aspects d'une même notion, certes ténue, est néanmoins essentielle pour comprendre la pensée de Rousseau.

1.3. De la distinction entre intolérance civile et intolérance ecclésiastique

Mais qu'en est-t-il plus précisément de la question de la tolérance, de l'acceptation de croyances divergentes d'une religion dite « officielle » ? Pour Rousseau, il existe au sein de la religion civile des dogmes positifs auxquels le citoyen doit se conformer et des dogmes négatifs desquels il doit se distancer. L'auteur énonce, au chapitre VIII de son *Contrat social*, les quelques dogmes positifs que le citoyen doit reconnaître, à savoir : l'existence d'une divinité bienfaisante, la vie à venir, le bonheur des justes, le châtement des méchants et la sainteté des lois, puis il affirme que les dogmes négatifs se limitent à un seul : l'intolérance³⁷. Rousseau commence par réunir, sous le terme *intolérance*, les deux catégories que sont l'intolérance civile et l'intolérance ecclésiastique :

Ceux qui distinguent l'intolérance civile et l'intolérance ecclésiastique se trompent. L'une mène nécessairement à l'autre, ces deux intolérances sont inséparables. Il est impossible de vivre en paix avec des gens que l'on croit damnés. Les aimer ce serait haïr Dieu qui les punit, il faut nécessairement qu'on les convertisse ou qu'on les persécute. Un article nécessaire et indispensable dans la profession de foi civile est donc celui-ci. Je ne crois point que personne soit coupable devant Dieu pour n'avoir pas pensé comme moi sur son culte.³⁸

³⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettre à M. D'Alembert*, in *Œuvres complètes*, op. cit., t. XVI, p. 512.

³⁶ TROUSSON Raymond, "Tolérance et fanatisme", in *Rousseau and l'Infâme, Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, MOSTEFAI Ourida, T. SCOTT John dir., Amsterdam – New York, Rodopi, 2009, p. 50-51.

³⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, op. cit., p. 450-451.

³⁸ *Ibid*, p. 451.

Ces deux termes ont fait l'objet d'un long débat entre philosophes et théologiens au cours du XVIII^e siècle. Ces notions étaient en effet bien souvent étudiées de manière distincte. Ainsi, l'intolérance que Rousseau appelle « ecclésiastique » se base sur l'idée qu'un homme convaincu d'un certain précepte religieux a le devoir de convertir ses semblables, car, s'il ne le fait pas, il devient lui-même coupable de l'aveuglement dans lequel il les laisse. La contrainte religieuse est alors légitime, voire nécessaire. Cependant, « l'exercice même de ce zèle charitable suppose des instruments politiques »³⁹ et c'est là qu'intervient l'intolérance civile. Cette forme d'intolérance prévoit de châtier tout individu qui irait à l'encontre des dogmes et préceptes établis par le gouvernement. L'intolérance ecclésiastique est donc perçue ici comme nécessaire au bon fonctionnement de la religion. Elle est, de plus, intimement liée à la notion d'intolérance civile puisqu'elle lui sert de « prétexte »⁴⁰. Dans l'extrait cité précédemment, Rousseau condamne l'intolérance dans son sens ecclésiastique mais aussi civil car, selon lui, la distinction entre ces deux notions est inutile et erronée. Il défend l'idée d'une profession de foi civile fondée sur un précepte de liberté de croyance. Ainsi, le souverain pourrait punir l'intolérance mais son pouvoir en matière de religion ne concernerait aucunement les convictions personnelles de ses sujets. Ce questionnement à propos de l'intolérance ecclésiastique et de sa légitimité se retrouve dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, lorsque Julie se confie à Saint-Preux au sujet de l'athéisme de son mari et de l'inquiétude qu'elle a ressentie face à cette annonce :

Je vois qu'il est impossible que l'intolérance n'endurcisse l'âme. Comment chérir tendrement les gens qu'on réproouve ? Quelle charité peut-on conserver parmi des damnés ? Les aimer ce serait haïr Dieu qui les punit. Voulons-nous donc être humains ? jugeons les actions et non pas les hommes.⁴¹

Julie dénonce ici l'intolérance religieuse qui ôte aux dévots tout sentiment de compassion ou de bonté car « l'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne »⁴². Cette répétition d'une même idée dans *Julie* et dans le *Contrat social* montre bien la condamnation de Rousseau face à l'intolérance et la nécessité d'accepter les opinions différentes pour ne pas compromettre la paix publique. Le

³⁹ DELON Michel, « Tolérance », *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997, p. 1048.

⁴⁰ *Ibid*, p. 1048.

⁴¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse, op. cit.*, t. XV, 6. VIII, p. 1138-1139.

⁴² *Ibid*, p. 1138.

risque serait alors de basculer dans une éternelle querelle entre persécutés et persécuteurs, car : « l'intolérance est la guerre de l'humanité »⁴³. La suite du questionnement de Julie montre que si l'enfer était destiné à ceux qui commettent des erreurs, aucun mortel ne pourrait l'éviter⁴⁴. La tolérance – sans distinction entre son sens religieux ou civil – est donc nécessaire car l'erreur est humaine. De plus, le fait que ce vice soit présenté par Rousseau comme étant l'unique dogme à combattre montre l'importance que l'auteur confère à cette idée et nous permet de mieux comprendre la critique qu'il en fera dans ses textes.

Cependant, Rousseau considère que tout citoyen qui se serait conformé à cette profession de foi dictée par la religion civile et qui agirait comme s'il n'acceptait pas ses dogmes devrait être « puni de mort »⁴⁵. L'idée peut sembler plutôt extrême et pourrait être comprise comme une forme d'intolérance puisque le mensonge devant les lois, considéré par Rousseau comme « le plus grand des crimes »⁴⁶ deviendrait alors un motif de mise à mort d'un individu. L'auteur du *Contrat social* montre ainsi l'importance qu'il accorde à la société, aux lois et à la paix des citoyens. Cette importance est telle qu'il privilégie l'exécution à l'exil de quiconque perturberait l'ordre social par ses actions. La menace d'exécution est à comprendre ici comme une punition par rapport à la conduite du citoyen et non pas à sa foi, car l'individu reste libre de choisir ses propres croyances tant qu'elles ne sont pas contraires aux lois sociales. En effet, Rousseau insiste sur la liberté de l'homme à décider de ses opinions en matière de religion, l'État n'ayant aucune emprise sur ces choix puisqu'il se préoccupe uniquement du bon fonctionnement de la société. L'individu est donc libre de croire ce qu'il veut mais non pas d'agir comme il le veut.

1.4. La notion de pitié

Dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, l'athéisme de Wolmar suscite tout d'abord de la pitié chez Julie. Cette notion et celle de tolérance, bien que similaires, ne doivent pourtant pas être confondues. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*, Rousseau exprime l'idée que la pitié, « sentiment naturel », force

⁴³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, *op. cit.*, p. 451.

⁴⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op. cit.*, t. XV, 6. VIII, p. 1139.

⁴⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, *op. cit.*, p. 450.

⁴⁶ *Ibid*, p. 450.

l'homme à la compassion et contribue à « la conservation mutuelle de toute l'espèce »⁴⁷. La pitié permet donc de s'identifier à l'autre, de le plaindre pour ce qu'il n'a pas ou qu'il ne voit pas, et pousse ainsi à aider son prochain plutôt qu'à le condamner pour ses différences. Nous retrouvons ici l'idée que l'homme est naturellement bon, puisqu'il est capable de ressentir de la pitié et donc de venir en aide à ceux qui souffrent. En effet, d'après Rousseau, les deux seuls sentiments présents aux origines de l'homme étaient la pitié et l'amour de soi. Alors que la pitié garantissait la sauvegarde de l'espèce, l'amour de soi était nécessaire à la préservation de l'individu⁴⁸. Puis, lorsque l'homme est devenu social, cet amour de soi est devenu *amour-propre* : une « transformation perverse de l'amour de soi sous l'influence du raisonnement, et de la réflexion »⁴⁹. La pitié, ce sentiment altruiste et naturel qui pousse l'homme à faire le bien peut donc être comparé, dans une certaine mesure, à la tolérance. La définition de la tolérance au XVIII^e siècle ne comprend pas explicitement cette notion de pitié, mais l'article de l'*Encyclopédie* la mentionne tout de même sous cette forme :

Respectez inviolablement les droits de la conscience dans tout ce qui ne trouble point la société. [...] La diversité des opinions régnera toujours parmi des êtres aussi imparfaits que l'homme [...] ; punissez les crimes ; ayez pitié de l'erreur et ne donnez jamais à la vérité d'autres armes que la douceur, l'exemple, et la persuasion.⁵⁰

La pitié que devrait inspirer l'erreur est semblable à la tolérance puisque celui qui se méprend n'est pas considéré comme coupable et n'est donc pas puni. En effet, la compassion s'oppose à la condamnation, au fanatisme violent et persécuteur, et l'individu qui suscite de la pitié n'est pas jugé responsable de son malheur. Dans le roman de Rousseau, Julie plaint Wolmar de ne pas pouvoir s'émerveiller devant le spectacle de la nature, la foi est alors perçue comme un don, un privilège accordé

⁴⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012, t. V, p. 131.

⁴⁸ TROUSSON Raymond, *Jean-Jacques Rousseau, la marche à la gloire*, Paris, Tallandier, 1998, p. 323.

⁴⁹ TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S., "Pitié", *Dictionnaire de Jean Jacques Rousseau, op.cit.*, p. 723.

⁵⁰ ROMILLY Jean-Edme (fils), "Tolérance", *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, DIDEROT Denis, D'ALEMBERT Jean le Rond dir., 1751-1772, The ARTFL Project, University of Chicago, <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>, site consulté le 31.05.2017.

arbitrairement à certains et refusé à d'autres. Wolmar n'est pas jugé coupable de son incrédulité, il est une source d'apitoiement pour Julie.

La pitié peut ainsi engendrer une forme de tolérance si l'on considère que l'individu n'est pas blâmé pour son « erreur » mais plutôt perçu comme une victime. Or, ces deux termes – *pitié* et *tolérance* – ne sont pas équivalents. Tout d'abord, la pitié entre dans la catégorie des émotions, c'est une passion, alors que la tolérance est avant tout dictée par la raison. L'une est naturelle et présente dès l'origine de l'homme alors que l'autre doit être acquise par la réflexion, pour le bon fonctionnement de la société. Certes, la pitié mène à une forme d'indulgence mais elle implique aussi une notion de supériorité et de dévalorisation par rapport à l'opinion d'autrui. En effet, elle suppose que l'autre souffre ou se trompe sur ses croyances et qu'il est donc à plaindre. Lorsqu'elle est appliquée à une opinion ou une croyance, elle a pour effet de la rabaisser en valorisant l'opinion de celui qui compatit. Nous limiterons ici la notion de pitié à cette idée de compassion pour les « fausses » opinions en laissant de côté la notion de souffrance qui lui est plus fréquemment associée. Pour reprendre l'exemple de l'athéisme de Wolmar, Julie se sent privilégiée par rapport à son mari. Elle le traite d'infortuné et prie le Ciel d'accorder à Wolmar sa conversion, comme si c'était le seul moyen pour lui d'atteindre le bonheur. Elle s'appuie ici sur ses propres convictions qu'elle croit devoir transmettre à son mari pour le sauver d'une existence vide de sens et de la privation d'une vie éternelle. Julie est donc aveuglée par ses convictions religieuses et, si elle pardonne à Wolmar son absence de foi, elle ne va pas jusqu'à la tolérer de manière absolue.

Ainsi, la pitié est avant tout un sentiment naturel pour Rousseau, alors que la tolérance se classe plutôt du côté des vertus. Selon Raymond Trousson, il ne faut pas « prêter à cet adjectif [*bon*] une connotation morale »⁵¹ afin de ne pas confondre les deux termes que sont *bonté* et *vertu*. Si l'homme est bon c'est parce qu'il « n'est pas méchant et n'a aucun intérêt à l'être »⁵² alors que la vertu, liée à la notion de morale, se définit par la force : « il n'y a point de bonheur sans courage ni de vertu sans combat »⁵³. La pitié – de même que la tolérance – suppose une acceptation des erreurs inhérentes à la nature humaine. La tolérance va plus loin dans le sens où elle

⁵¹ TROUSSON Raymond, *Jean-Jacques Rousseau, la marche à la gloire, op. cit.*, p. 323.

⁵² *Ibid.*

⁵³ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation, op. cit.*, t. VIII, p. 959.

accepte également les différences dans la pensée et dans les croyances, sans forcément les qualifier d'erreurs. En effet, elle peut certes avoir une connotation négative – mentionnée plus haut – lorsqu'elle engage l'idée de condescendance, mais elle peut également valoriser les opinions d'autrui en les considérant comme égales à d'autres. La pitié et la tolérance sont ainsi garantes d'une forme de paix sociale puisqu'elles poussent l'individu à supporter la différence sans la condamner. Néanmoins, la pitié implique un sentiment de supériorité, d'aveuglement par rapport à d'autres systèmes de pensée, car elle considère que l'autre est forcément dans l'erreur et qu'il en souffre. Quant à la tolérance, elle pousse à l'abolition des préjugés, à la compréhension des modes de pensée et se construit avant tout sur la raison, plutôt que sur l'émotion. Dans le *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, nous trouvons sous la définition du mot « Pitié », l'idée suivante :

Il existe donc, dans tout être sensible, un pouvoir d'identification à la souffrance d'un autre être sensible : se mettre à la place d'autrui est un mouvement spontané, "obscur et vif", antérieur à toute réflexion, raisonnement ou jugement.⁵⁴

Nous voyons donc, une fois encore, que la pitié n'est pas basée sur la raison mais bien sur un sentiment. Elle est un mouvement naturel commun à tous les hommes. Cette notion, centrale dans l'œuvre de Rousseau et fortement liée à la tolérance, sera reprise plus loin dans ce travail lorsque nous nous concentrerons plus particulièrement sur le roman de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* et sur le personnage de Wolmar.

1.5. Rousseau victime d'intolérance

Si Rousseau tient autant à condamner l'intolérance c'est qu'il en a lui-même souffert. En effet, dans ses *Lettres écrites de la montagne*, Rousseau se défend contre les violentes critiques et accusations à l'encontre de l'*Émile*. Il est ici une véritable victime de l'intolérance, tant civile que religieuse, puisqu'il sera forcé de s'exiler après la parution de son texte, en 1762. Dans ces lettres, il dénonce ses accusateurs et particulièrement les catholiques :

Vous voulez absolument convertir, convaincre, contraindre même. Vous dogmatisez, vous prêchez, vous censurez, vous anathématisez, vous

⁵⁴ TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S., "Pitié"., *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, op. cit., p. 723.

excommuniez, vous punissez, vous mettez à mort : vous exercez l'autorité des prophètes et vous ne vous donnez que pour des particuliers.⁵⁵

L'attaque est ici légitime puisque Rousseau défend son œuvre, sa pensée, son intégrité, mais aussi le bien public. Cependant, la critique contre la religion catholique se retrouve à plusieurs reprises dans ses écrits : religion intolérante, dogmatique et dangereuse pour la paix sociale, elle est clairement dépeinte comme inférieure au protestantisme et, de manière encore plus significative, à la religion naturelle de Rousseau.

Nous pouvons nous demander ici si l'auteur ne fait pas preuve d'une forme d'intolérance face au catholicisme qu'il attaque si fréquemment. A force de s'opposer à la fois à l'Église et aux philosophes, Rousseau ne va-t-il pas trop loin ? Ne finit-il pas par se montrer lui-même intolérant contre les deux piliers de la société dans laquelle il vivait ? Voltaire soutiendra cette idée dans une lettre qu'il adresse à Pierre-Robert le Cornier de Cideville, en 1762 :

Jean-Jacques qui a écrit à la fois contre les prêtres et contre les philosophes, a été brûlé à Genève dans la personne de son plat Émile, et banni du canton de Berne où il s'était réfugié. Il est à présent entre deux rochers dans le pays de Neuchâtel croyant toujours avoir raison et regardant les humains en pitié.⁵⁶

Cet extrait sarcastique et sévère à l'égard de Rousseau comprend tout de même quelques vérités. Il est vrai que l'auteur des *Lettres écrites de la montagne* se retranchera de plus en plus dans la solitude vers la fin de sa vie et la notion de « pitié », évoquée par Voltaire, se retrouve fréquemment dans la pensée de Rousseau. Néanmoins, il ne faut pas comprendre par-là que Rousseau traite les hommes avec supériorité et mépris mais, pour lui, le sentiment de pitié se rapproche de la tolérance. Pour l'auteur de *Julie*, l'erreur ne doit pas être punie si elle a été commise de « bonne foi ». Cette idée se retrouve dans les œuvres de Rousseau, principalement dans la profession de foi du Vicaire savoyard :

Je ne suis pas un grand philosophe et je me soucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon sens et j'aime toujours la vérité. Je ne veux pas argumenter avec vous ni même tenter de vous convaincre ; il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours ; c'est tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'est de bonne foi [...]⁵⁷

⁵⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres écrites de la montagne*, *op. cit.*, p. 270.

⁵⁶ VOLTAIRE, Lettre à Pierre Robert le Cornier de Cideville, le 21 juillet 1762, in *Correspondance 1762-1763*, BESTERMAN Théodore éd., Cambridge, The University Printing House, 1973.

⁵⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, *op. cit.*, p. 675.

Dans ce discours du Vicaire savoyard, Rousseau revient sur la question de la conscience et des erreurs. En effet, l'homme est imparfait et, nous l'avons dit, porté à la faute. Cependant, si son intention est pure il ne peut être jugé coupable ni condamné pour ses erreurs. C'est par ce moyen que le Vicaire – et par extension Rousseau lui-même – se protège et se défend des critiques dont il pourrait être l'objet. C'est ainsi une façon pour Rousseau d'appeler à la tolérance et de convaincre le lecteur de sa bonne foi. Ainsi, la tolérance, nécessaire au bon fonctionnement des relations sociales, est souhaitée par l'auteur tant au niveau religieux qu'individuel. En effet, ses textes abordent ce concept de diverses manières mais avec toujours ce même objectif : rendre le lecteur attentif à cette problématique en le poussant à la réflexion, au raisonnement, mais en passant également par l'aspect émotionnel, sentimental.

2. Wolmar : figure controversée de *La Nouvelle Héloïse*

2.1. La construction du personnage de Wolmar au fil du récit

Figure centrale et controversée du roman de Rousseau, le personnage de Wolmar se distingue par son émergence tardive dans le récit. En effet, il n'apparaît réellement que dans la seconde moitié de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* et semble absent des trois premières parties. Or, il est, paradoxalement, « presque aussi présent dans la première moitié du roman que dans la seconde »⁵⁸. Il serait insensé de croire que Rousseau n'avait pas encore établi de plan pour son roman à ce stade de la narration et que le personnage de Wolmar n'était pas prédestiné à y jouer un rôle capital. L'auteur avait bel et bien prévu l'importance du mari de Julie dans le récit, et ce bien avant sa première apparition. S'il ne fait pas partie du cercle restreint des personnages présentés dès le début du roman, il existe toutefois principalement dans les échanges épistolaires de ces personnages. Il est, par exemple, mentionné par Julie dès la lettre 1. XXII ; Wolmar n'est alors qu'un nom, un « étranger respectable », un « ancien ami » du baron d'Étange à qui ce dernier doit la vie. Mais, s'il prend ici l'apparence d'un héros sous la plume de Julie, il est aussi celui qui l'oblige à terminer sa lettre et donc à s'éloigner, pour parler de façon figurée, de Saint-Preux. Nous voyons ainsi apparaître un premier paradoxe chez ce personnage :

Mon père a amené un étranger respectable, son ancien ami, et qui lui a sauvé autrefois la vie à la guerre. Jugez si nous nous sommes efforcés de le bien recevoir. Il repart demain, et nous nous hâtons de lui procurer, pour le jour qui nous reste, tous les amusements qui peuvent marquer notre zèle à un tel bienfaiteur. On m'appelle : il faut finir. Adieu, derechef.⁵⁹

Rien, à la première lecture, ne surprend le lecteur dans cette conclusion ; l'étranger n'est même pas nommé par Julie et il passe totalement inaperçu (Saint-Preux ne le mentionnera d'ailleurs pas dans sa réponse) éclipsé par le débat sur l'honneur et le paiement « imposé » à Saint-Preux par le baron d'Étange. Cependant, la première mention de ce personnage, qui deviendra par la suite essentiel à la dynamique de l'œuvre, montre que Rousseau avait déjà établi son projet global. Ainsi, dans son roman, « tout est prévu longtemps d'avance, tout arrive comme il est prévu »⁶⁰.

⁵⁸ TROUSSON Raymond, « Le rôle de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* », in *Thèmes et figures du siècle des Lumières*, Genève, Librairie Droz S.A., 1980, p. 305.

⁵⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op. cit.*, t. XIV, 1. XXII, p. 212.

⁶⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op. cit.*, t. XV, p. 1218.

Wolmar est sans doute le personnage le plus complexe dans son identité, mais également dans son influence sur le roman. Il est tout d'abord présenté comme une ombre menaçante qui s'étend petit à petit sur le couple quelque peu naïf formé par Julie et Saint-Preux. La décision du baron d'Étange de marier sa fille à son ami fera dire à Julie, « c'est au milieu du sommeil, c'est dans le sein d'un doux repos qu'il faut se défier des surprises »⁶¹. En effet, Wolmar apparaît comme une « surprise », tant pour Julie et Saint-Preux que pour le lecteur et, à partir du moment où Julie est informée de cette promesse de mariage, l'ombre de Wolmar n'aura de cesse de se déployer sur les amants dont le monde a soudain « cessé d'être clos et sans faille »⁶². La menace que représente Wolmar permet soudain à la passion des amants de se révéler et Julie se dira prête à mourir pour rester auprès de Saint-Preux. Ce personnage – dont on ne sait pourtant presque rien – représente un tournant dans la relation des amants : « son rôle est de bouleverser les rapports fondés sur la passion naturelle »⁶³. Le terme de « bouleversement » s'applique parfaitement à Wolmar puisqu'il devient soudain un élément clé du récit et vient perturber la situation initiale de l'œuvre.

D'abord sous-estimé, voire ignoré, lors de sa première apparition, Wolmar est ensuite perçu comme une menace, puis entre peu à peu dans les écrits des autres personnages. Ainsi, Julie, dans la lettre 3. XVIII, le décrit à Saint-Preux comme étant un ami de son père, « riche et de grande naissance », bien plus âgé qu'elle et qui « n'avait jamais rien aimé »⁶⁴. Le père de Julie l'informera par la suite que Wolmar a perdu ses biens et sa richesse mais qu'il ne peut lui refuser la main de sa fille, car il lui doit la vie. Nous ne connaissons donc presque rien de ce personnage ou de son passé ; il se dessine grâce aux bribes d'informations que les autres protagonistes du roman laissent échapper, ce qui contribue à l'élaboration du mystère qui l'entoure. Cependant, après son mariage avec Julie, Wolmar est longuement dépeint par cette dernière comme un homme admirable, de physionomie « noble et prévenante », « simple et ouvert », dont les manières sont « plus honnêtes qu'empressées » et qui « n'a jamais d'autres préférences que celles

⁶¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XIV, 1. XXV, p. 228.

⁶² TROUSSON Raymond, « Le rôle de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* », in *Thèmes et figures du siècle des Lumières*, *op. cit.*, p. 301.

⁶³ *Ibid.*

⁶⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XIV, 3. XVIII, p. 630.

de la raison »⁶⁵. Le changement radical dans la présentation du personnage se poursuit, et le fait qu'il n'ait jamais rien aimé avant Julie – perçu d'abord comme un trait de caractère suspect et indéniablement négatif – devient alors une qualité :

Malgré sa froideur naturelle, son cœur, secondant les intentions de mon père, crut sentir que je lui convenais, et pour la première fois de sa vie, il prit un attachement. Ce goût modéré, mais durable, s'est si bien réglé sur les bienséances, et s'est maintenu dans une telle égalité, qu'il n'a pas eu besoin de changer de ton en changeant d'état, et que, sans blesser la gravité conjugale, il conserve avec moi depuis son mariage les mêmes manières qu'il avait auparavant.⁶⁶

Cette description de Wolmar permet ici de souligner le caractère unique, presque divin de Julie, puisqu'elle parvient à l'émouvoir et à changer sa « froideur naturelle » en une forme d'amour pur et sincère. Il cesse d'être menaçant et, au lieu d'affaiblir la pureté de Julie, il la rend meilleure tout en apaisant, *a priori*, la passion intense et certainement destructrice qu'elle vivait avec Saint-Preux. Il symbolise le « juste équilibre » dans la relation passionnelle qui devait mener les amants à leur perte⁶⁷. Mais Wolmar est également un observateur, il « juge avec une profonde sagesse »⁶⁸ les hommes et leurs actions. Ce trait de caractère montre une fois de plus sa nature vertueuse et force l'admiration des autres personnages du roman, ainsi que du lecteur. Sa grande sincérité et son sens de la justice font de lui l'incarnation même de la tolérance, au sens où nous la comprenons aujourd'hui. En effet, la bonté et l'indulgence de Wolmar atteignent leur paroxysme lorsqu'il invite l'ancien amant de sa femme à venir vivre à Clarens afin de s'assurer du bonheur de Julie. Nous retrouvons chez plusieurs critiques l'idée que Rousseau a conçu son personnage en s'inspirant de sa querelle avec son ami Diderot, dans le but de « rapprocher les chrétiens des philosophes »⁶⁹. Wolmar serait donc, dès sa conception par Rousseau et tout au long de l'œuvre, une personnification de la tolérance.

Rousseau introduit, nous l'avons vu, son personnage de manière progressive ; premièrement sous la forme d'une menace sans corps, puis par le

⁶⁵ *Ibid.*, 3. XX, p. 676-677.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 677.

⁶⁷ TROUSSON Raymond, « Le rôle de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* », in *Thèmes et figures du siècle des Lumières, op. cit.*, p. 305.

⁶⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse, op.cit.*, t. XIV, 3. XX, p. 678.

⁶⁹ POMEAU René, *Introduction à Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 6.

contenu des lettres – de Julie, Claire et Saint-Preux notamment – et finalement en tant qu’individu réel, capable d’action et d’autorité. Sa rencontre avec Julie est une étape importante dans l’élaboration du personnage puisque c’est suite à cette entrevue que Wolmar éprouvera « la première ou plutôt la seule émotion »⁷⁰ de sa vie. Julie est alors présentée par son père comme une récompense, un moyen de remercier Wolmar qui lui a sauvé la vie dans des circonstances qui resteront inconnues au lecteur :

J’ai une fille unique à marier ; elle n’est pas sans mérite ; elle a le cœur sensible, et l’amour de son devoir lui fait aimer tout ce qui s’y rapporte. Ce n’est ni une beauté ni un prodige d’esprit ; mais venez la voir, et croyez que, si vous ne sentez rien pour elle, vous ne sentirez jamais rien pour personne au monde.⁷¹

C’est par ces mots que le baron d’Étange introduit sa fille auprès de son ami. Julie est traitée ici comme un moyen de paiement, une monnaie d’échange. Le baron insiste sur « l’amour de son devoir » qui garantit à Wolmar qu’il sera aimé de Julie si son père le lui ordonne. Cependant, elle est aussi celle qui détient le pouvoir de rendre Wolmar heureux ou, du moins, de le rapprocher des hommes en provoquant chez lui une émotion. Le mariage avec Wolmar était donc déjà prévu bien avant que Julie (et le lecteur) n’en soit informée, ce qui montre que Wolmar *agit* déjà avant d’entrer véritablement dans le récit.

S’il passe d’un personnage dangereux pour la relation des amants, à un personnage admiré de tous pour sa sagesse, Wolmar a néanmoins un défaut : il est athée et son athéisme sera perçu par Julie comme un « fatal secret » qui altère son image exemplaire. Pour Julie, Wolmar qui « [fait] tout pour la rendre heureuse [est] l’unique auteur de toute sa peine »⁷². Son incapacité à comprendre et à tolérer l’incrédulité de son époux la plonge dans un profond désespoir, ce qui prouve bien à quel point Rousseau fait de cette notion de tolérance religieuse l’un des thèmes centraux de son roman. Mais l’athéisme de Wolmar est avant tout un moyen pour Rousseau « d’expérimenter et de rendre sensibles les effets de la religion – ou à travers Wolmar, de son contraire, l’athéisme – sur l’âme et sur la conduite

⁷⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 4. XII, p. 865.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*, 5. V, p. 990.

humaine »⁷³. *Julie ou la Nouvelle Héloïse* est donc un roman personnel, dans lequel l'auteur s'interroge sur la religion mais aussi sur son utilité dans la société et sur ses limites.

L'idée que Rousseau construit son roman en pensant à ses lecteurs est indéniable. Il structure sa narration en jouant de l'effet de surprise et le lecteur se trouve ainsi au même niveau que Julie ou Saint-Preux lors de l'annonce du projet de mariage avec ce personnage encore inconnu qu'est Wolmar. En effet, le lecteur passe par plusieurs émotions, comme la surprise, lorsqu'il constate l'importance que ce personnage acquiert subitement ; la méfiance, lorsqu'il prend conscience du danger que Wolmar représente pour les amants ; jusqu'à une forme d'hostilité envers ce personnage lorsque le mariage devient inévitable et qu'il ne semble plus y avoir d'espoir pour la relation de Julie et Saint-Preux ; avant de se trouver finalement forcé à l'admiration face au comportement exemplaire de Wolmar. Rousseau oblige son lecteur à s'interroger – comme il le fait lui-même – ou, du moins, à prendre conscience du caractère essentiel et problématique de la notion de tolérance. Pour ce faire, il utilise les sentiments du lecteur et son attachement au couple formé par Julie et Saint-Preux pour provoquer son mépris vis-à-vis de Wolmar. Lorsque le caractère vertueux du personnage est présenté, le lecteur doit admettre qu'il s'est laissé influencer et manipuler par ses émotions et qu'il a, de ce fait, perdu son objectivité. Ainsi, au moment où l'athéisme de Wolmar est révélé, le lecteur devrait se rappeler son expérience précédente afin de ne pas basculer dans un jugement trop rapide et sévère comme celui de Julie, emportée par sa ferveur religieuse. Nous voyons donc que la construction du personnage et son émergence progressive dans l'œuvre jouent un rôle essentiel, puisque c'est cela qui pousse le lecteur à s'interroger sur les thèmes clés que Rousseau intègre dans son roman qui devient, par conséquent, bien plus qu'un simple roman d'amour.

Le « bon lecteur » selon Rousseau doit lire son roman en entier afin de pouvoir se forger sa propre opinion et d'en faire une critique recevable. Il écrit, notamment dans la préface dialoguée de *Julie*, que son œuvre est « une longue romance dont les couplets pris à part n'ont rien qui touche, mais dont la suite produit

⁷³ ALBERTAN-COPPOLA, Sylviane, « La mise en roman du débat sur la religion dans *La Nouvelle Héloïse* : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », in *Rousseau et le roman*, BOURNONVILLE Coralie, DUFLO Colas dir., Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 80.

à la fin son effet »⁷⁴. Il insiste donc sur l'importance d'une lecture complète du roman et, plus particulièrement, sur l'idée d'une unité dans celui-ci. Rousseau affirme qu'il a « changé de moyen, mais non pas d'objet »⁷⁵. Son projet était donc établi dès les premières lettres et le thème de la tolérance religieuse soulevé par l'apparition de Wolmar se dessinait déjà dans la première partie de l'œuvre. Rousseau, dans le dispositif romanesque complexe qu'est *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, privilégie le sentiment pour provoquer une réflexion chez le lecteur, qui devient alors lui-même un élément essentiel au projet éducatif de l'auteur. L'attachement du lecteur pour les amants est conditionné par ses attentes à la lecture d'un roman dit « sentimental ». En effet cette admiration pour l'amour passionné du jeune couple et l'impression de participer à cette relation par la lecture des lettres, provoquent chez le lecteur une sorte de compassion, d'identification au sort des amants. C'est pourquoi l'arrivée du personnage de Wolmar bouleverse à la fois l'harmonie idyllique et fragile du couple et permet également de casser les codes du genre. Compatissant face à la détresse du jeune couple, le lecteur partage, avec zèle, leur antipathie à l'égard de Wolmar. Alors qu'il devrait logiquement tourner sa rancœur contre le baron d'Étange – personnage présenté comme sévère, fortement influencé par des préjugés sociaux et véritable cause de l'éloignement des amants – il se met instinctivement à haïr Wolmar dont il ne sait encore rien. Rousseau semble jouer de cette première réaction passionnée lorsqu'il présente le sujet de l'athéisme de Wolmar.

Les réactions des lecteurs de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* sont divisées, entre ceux qui trouvent ce roman trop invraisemblable et ceux qui s'approprient véritablement l'histoire des amants, mais Rousseau ne laisse aucun lecteur insensible :

Depuis longtemps, livré aux trompeuses illusions d'une impétueuse jeunesse, ma raison s'égarait dans la recherche de la vérité. [...] L'amitié, l'amour, la vertu, n'étaient plus que de vains noms puisés dans la société et hors de la nature. Mes égarements étaient tels et mon erreur si profonde que je n'eusse point tardé à combattre l'honneur et la probité, si ces sentiments pouvaient l'être par le raisonnement. Une voix puissante s'élevait du fond de mon cœur, la nature se faisait entendre, mes remords étaient cuisants ; mais le mal était trop enraciné. [...] Il fallait un dieu et un dieu puissant pour me tirer de ce précipice et vous êtes, Monsieur, le dieu qui venez d'opérer ce miracle. La

⁷⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, p. 1224-1225.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 1223.

lecture de votre *Héloïse* vient d'achever ce que vos autres ouvrages avaient déjà commencé.⁷⁶

Cet extrait d'une lettre de l'éditeur français Panckoucke à Jean-Jacques Rousseau après la lecture de *Julie ou la Nouvelle Héloïse* illustre les effets du roman et sa capacité à aborder des sujets philosophiques d'une façon subtile et originale, en poussant le lecteur à la réflexion par l'intermédiaire du sentiment et de l'émotion. Ainsi, Rousseau allie dans son roman la philosophie et la religion en créant une interdépendance entre les personnages de Julie et Wolmar. Il écrira d'ailleurs dans une lettre à Duclos datée du 19 novembre 1760 que « si Wolmar pouvait ne pas déplaire aux dévots, et que sa femme plût aux philosophes, [il] aurai[t] peut-être publié le livre le plus salutaire qu'on pût lire dans ce temps-ci »⁷⁷. Wolmar est probablement le personnage le plus symbolique et complexe de cette œuvre puisqu'il est celui qui bouleverse véritablement les attentes du lecteur et force l'admiration des dévots comme des philosophes. Si Julie reste le véritable cœur du roman, Wolmar se dessine progressivement comme celui qui sublimerait la divine Julie en lui permettant de regagner sa vertu dans son rôle d'épouse et de mère. Les témoignages des lecteurs de *Julie*, s'ils ne s'accordent pas forcément sur la question de savoir si ce roman est un « bon roman », sont néanmoins presque toujours unanimes quant au fait que l'œuvre de Rousseau vise à émouvoir et véritablement toucher.

2.2. L'athéisme de Wolmar ou l'intolérance de Julie

L'incrédulité de Wolmar dans le roman de Rousseau est vécue comme un véritable drame par Julie. En effet, dans sa lettre adressée à Milord Edouard pour l'informer de l'athéisme de Wolmar et de l'effet de la nouvelle sur Julie, Saint-Preux utilise à de nombreuses reprises les termes « douleur », « souffrance » ou « chagrin »⁷⁸. Il insiste également sur le fait que M. et Mme de Wolmar forment un couple d'apparence parfaite et harmonieuse et qu'il « faut connaître l'union qui

⁷⁶ Lettre de Charles-Joseph Panckoucke à Jean-Jacques Rousseau, le 10 février 1761, in *Lettres à J.-J. Rousseau sur La Nouvelle Héloïse*, TROUSSON Raymond dir., Paris, Honoré Champion, 2011, p. 70-71.

⁷⁷ Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Charles Pinot Duclos, le 19 novembre 1760, in *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, BESTERMAN Théodore dir., Paris, Institut et Musée Voltaire, t. VII, p. 319.

⁷⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 990-999.

règne entre eux dans tout le reste, pour concevoir combien leur différend sur ce seul point est capable d'en troubler les charmes »⁷⁹. Rousseau a donc volontairement créé une interdépendance – voire une fusion – entre ces deux personnages, afin de faire ressortir de manière flagrante la problématique de la croyance religieuse. Julie ne parvient pas à accepter l'athéisme de son mari, elle en souffre et fait de cette découverte un secret. Ainsi, la notion de « fatal secret » appliquée à l'athéisme de Wolmar est importante puisqu'elle montre bien la dimension dangereuse et destructrice que Julie perçoit dans l'absence de foi de son époux. Wolmar, quant à lui, dissimule ce « secret » en agissant comme un bon citoyen :

Il ne dogmatise jamais, il vient au temple avec nous, il se conforme aux usages établis ; sans professer de bouche une foi qu'il n'a pas, il évite le scandale, et fait sur le culte réglé par les lois tout ce que l'État peut exiger d'un Citoyen.⁸⁰

Mais si Wolmar est moralement irréprochable, il « porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchants »⁸¹, ce que Julie ne peut cautionner. Nous reconnaissons dans ce jugement la pensée de Rousseau qui écrivait, dans la profession de foi du Vicaire savoyard, à propos de l'athéisme :

Ses principes ne font pas tuer les hommes, mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes leurs affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu.⁸²

Cette description est frappante puisque l'athée, égoïste par principe et isolé du reste de la société, n'est pas considéré comme un homme. En effet, en ne reconnaissant pas l'existence de Dieu, l'athée est trop « attaché à la vie » et à son « intérêt particulier »⁸³. Il ne craint pas le jugement divin et ne conçoit pas l'idée d'une vie après la mort, ce qui le rend indifférent au bien et en fait ainsi un danger pour la société. Cependant, Rousseau, dans sa seconde préface, insiste sur l'absence de « méchant » dans son œuvre⁸⁴. Alors comment définir Wolmar s'il n'est ni croyant ni méchant ? Cette formulation paradoxale de « l'affreuse paix des méchants » montre la difficulté – pour Julie comme pour Rousseau – à tolérer l'athéisme mais, en même temps, l'impossibilité de mépriser un individu comme Wolmar. L'athée

⁷⁹ *Ibid.*, p. 991.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 995.

⁸¹ *Ibid.*, p. 990.

⁸² ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, op. cit., p. 757-758.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, p. 1218.

ne peut être bon, selon Rousseau, car il refuse de reconnaître la puissance et la beauté de l'œuvre du divin, or Wolmar est vertueux. Cette problématique révèle « l'expression de tendances contradictoires » dans la pensée de Rousseau qui « apparaît surtout comme un esprit en recherche »⁸⁵. En effet, l'auteur expérimente grâce à son roman et plus particulièrement grâce aux personnages de Wolmar et Julie, la possibilité d'un athéisme vertueux ou d'un culte tolérant. Il cherche véritablement à réconcilier les chrétiens et les philosophes, à « adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés »⁸⁶, en commençant par lui-même. Rousseau tente avant tout de rapprocher *en lui* l'homme de raison et le croyant ; c'est pourquoi il a créé « les deux caractères de Wolmar et de Julie, dans un ravissement qui [lui] faisait espérer de parvenir à les rendre aimables tous les deux, et, qui plus est l'un par l'autre »⁸⁷.

Pour Sylvianne Albertan-Coppola, le drame intime de Julie se joue en trois temps : la révélation (5. V) lorsque Saint-Preux informe Milord Edouard de l'athéisme de Wolmar perçu comme un drame par Julie, puis l'apaisement (6. VIII) lorsque Julie évoque le comportement exemplaire de son époux, et enfin le dénouement (6. XIII) qui suggère une éventuelle conversion de Wolmar. Ce découpage par étapes de la réaction de Julie est tout à fait pertinent, bien que quelque peu simplifié. Il est vrai que l'attitude de Julie par rapport à l'athéisme de Wolmar évolue au cours du roman ; elle réagit d'abord violemment, puis s'apaise peu à peu – notamment grâce à « la sage lettre de Milord Edouard »⁸⁸ – mais si elle parvient, avant sa mort, à une forme d'acceptation et de résignation, il paraît néanmoins peu probable qu'elle finisse par approuver le choix de son époux. Rousseau propose ainsi une progression chez les deux personnages puisqu'il évoque à la fois une probable conversion de Wolmar ou, du moins, une plus grande estime pour la religion et un changement certain dans la manière dont Julie perçoit l'athéisme. La conversion de Wolmar si ardemment souhaitée par Julie n'est que

⁸⁵ ALBERTAN-COPPOLA, Sylvianne, « La mise en roman du débat sur la religion dans *La Nouvelle Héloïse* : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », *op.cit.*, p. 69 et 80.

⁸⁶ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, VOISINE Jacques éd., Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 516.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 6. VIII, p. 1138. Julie fait ici référence à une lettre de Milord Edouard qui n'apparaît pas dans le roman.

suggérée par Claire dans la dernière lettre du roman et le lecteur reste libre d'imaginer l'évolution des personnages après la mort de Julie :

Son mari s'inquiète et s'agite ; il a beau faire il ne peut la croire anéantie ; son cœur, malgré qu'il en ait, se révolte contre sa vaine raison. Il parle d'elle, il lui parle, il soupire. Je crois déjà voir s'accomplir les vœux qu'elle a faits tant de fois, et c'est à vous d'achever ce grand ouvrage.⁸⁹

Même si cette idée est évoquée, il apparaît néanmoins peu probable que Wolmar se convertisse après la mort de Julie. En effet, sa personnalité, son parcours et ses expériences ont fait de lui un athée et un homme de raison. Rousseau n'a certainement pas créé ce personnage si complexe et novateur pour en faire un croyant à la fin de son roman. Cependant, Wolmar se rapproche de la religion de sa femme lorsqu'il assiste à sa profession de foi :

Je m'aperçus [...] que je commençais à donner un peu plus d'attention aux articles de la religion de Julie où la foi se rapprochait de la raison.⁹⁰

Nous voyons donc que cette réconciliation entre l'athée et la dévote, entre le philosophe et la croyante est essentielle au projet de l'auteur et que, même si Wolmar ne sera probablement jamais croyant et que Julie meurt dévote, un rapprochement entre les époux est néanmoins envisagé à la fin du roman.

Wolmar est présenté comme un homme de raison, très critique face à l'autorité et surtout autodidacte. Cette personnalité n'est pas sans rappeler Jean-Jacques Rousseau lui-même mais elle permet également de justifier, voire d'excuser, le scepticisme de Wolmar :

M. de Wolmar, élevé dans le rite grec, n'était pas fait pour supporter l'absurdité d'un culte aussi ridicule. Sa raison trop supérieure à l'imbécile joug qu'on lui voulait imposer le secoua bientôt avec mépris, et rejetant à la fois tout ce qui lui venait d'une autorité si suspecte, forcé d'être impie il se fit athée.⁹¹

Wolmar a donc été, par son expérience, « forcé » à l'athéisme. Il n'est ainsi pas athée par mauvaise foi mais par nécessité, puisqu'il refuse de s'abaisser à la superstition, de se laisser diriger par une « autorité suspecte ». Son athéisme apparaît donc ici comme sensé et compréhensible ; Wolmar n'est pas coupable, il a simplement été confronté à une mauvaise pratique de la religion. Saint-Preux ajoute, dans cette même lettre, que Wolmar n'avait « trouvé de sa vie que trois

⁸⁹ *Ibid.*, 6. XIII, p. 1195-1196.

⁹⁰ *Ibid.*, 6. XI, p. 1175.

⁹¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 991.

Prêtres qui crussent en Dieu »⁹². Cette affirmation ironique contribue à dénoncer les pratiques dogmatiques et hypocrites de l'Église, tout en conférant au personnage une personnalité qui incite à la pitié, bien plus qu'à la condamnation. Ainsi, « Wolmar qui fait le bien sans aimer Dieu est un paradoxe vivant »⁹³. Paradoxe créé par Jean-Jacques Rousseau – lui-même fermement opposé à l'athéisme – comme un moyen d'expérimenter, de repousser les limites de sa pensée en dessinant un modèle de vertu épuré de toute influence divine. Est-il néanmoins possible de concevoir l'existence d'un tel homme ailleurs que dans la fiction ? L'individu peut-il être bon sans Dieu ? Sera-t-il un bon citoyen, un bon père, mari ou ami sans reconnaître d'autre autorité que lui-même ? L'auteur, pourtant convaincu que les athées sont enclins au vice car « ce sont ceux qui ont intérêt à ce que Dieu n'existe pas »⁹⁴, remet en question ses propres croyances et fait preuve d'une ouverture d'esprit remarquable en basant son roman autour du paradoxe de Wolmar.

Si Wolmar est au centre de la question de l'athée vertueux, Julie dévote est également un élément essentiel de cette expérience. Elle représente d'une certaine manière l'auteur et sa foi, mais aussi un lectorat de l'époque fortement intolérant face à l'athéisme. Sa réaction violente lorsqu'elle découvre la véritable nature de son époux ne laisse aucun lecteur indifférent. En effet, le lecteur croyant sera bouleversé d'apprendre l'athéisme d'un personnage tel que M. de Wolmar, et le philosophe s'indignera au contraire de la réaction de Julie, mais l'un et l'autre seront forcés à la réflexion. Cette révélation est donc centrale dans la relation des époux au sein du roman, mais également dans le projet plus vaste de l'auteur, puisqu'elle aura pour effet de provoquer des réactions diverses chez les lecteurs. Julie ne peut tolérer l'absence de foi de Wolmar car elle est, elle-même, une personnification de la religion. Paradoxalement, c'est la religion qui a uni Julie d'Étange à M. de Wolmar ; c'est au moment de son mariage que la dévotion de Julie se manifeste, mais c'est cette même religion qui crée une séparation entre eux. Le paradoxe qui entoure ces personnages se poursuit au sein même de la relation entre les époux, puisque Wolmar fait le bonheur de Julie en étant « l'unique auteur de toute sa peine » et « plus leur attachement mutuel était sincère, plus il lui donnait

⁹² *Ibid.*, p. 991.

⁹³ HABIB Claude, « Le silence de Wolmar : religion et amour chez Rousseau », *Commentaire* 1999/1, N° 85, p. 165-173, <http://www.cairn.info/revue-commentaire-1999-1-page-165.htm>, article consulté le 29.05.2017, p. 168.

⁹⁴ *Ibid.*

à souffrir »⁹⁵. Le dilemme se pose donc ici entre les sentiments et la raison, entre l'admiration que Julie éprouve pour son mari et l'impossibilité pour elle de tolérer son athéisme. Elle qui « ne trouve dans l'univers entier que sujets d'attendrissement et de gratitude »⁹⁶, se voit soudain sujette à un sentiment négatif et, de plus, dirigé vers celui à qui elle a uni sa vie par le serment sacré du mariage. Rousseau construit ainsi ces deux personnages centraux sur des contradictions ; ils deviennent le cœur du roman – éclipsant Saint-Preux – et leur union paradoxale incarne la complexité du débat et de l'expérience que l'auteur mène grâce à son œuvre.

La dimension du chagrin de Julie s'observe notamment lorsqu'elle s'isole, en larmes, pour prier, alors que Wolmar et Saint-Preux sont entrés dans un débat sur l'existence du mal et la liberté des hommes. Le tableau pathétique de Julie « à genoux, les mains jointes, et tout en larmes »⁹⁷, prouve « plus que ne le ferait un exposé abstrait, l'importance du sentiment dans la religion de Julie »⁹⁸. Certes, la réaction physique de Julie montre son bouleversement profond, mais elle souligne aussi son incapacité à argumenter face à Wolmar. En effet, Wolmar ne peut être convaincu par un discours puisque c'est « la preuve intérieure ou de sentiment »⁹⁹ qui lui manque. Julie prend alors conscience de son impuissance à changer la nature de Wolmar ; elle se tourne donc vers Dieu par la prière. Cette attitude ne fait que renforcer le contraste entre les époux et Wolmar se dira même tenté « de céder en apparence et de feindre pour la tranquilliser des sentiments qu'il n'avait pas »¹⁰⁰. La dévotion et l'intolérance de Julie le poussent ainsi au mensonge, à l'hypocrisie et c'est son sens de l'honneur et de la franchise qui l'empêchera « [d'] user de déguisement avec elle »¹⁰¹. En effet, Wolmar reste honnête. S'il agit en société comme un bon chrétien, il ne cache pas à son épouse son absence de foi. Cette nouvelle preuve du caractère vertueux et loyal de Wolmar contraste, une fois de plus, avec l'idée que l'homme ne peut être bon s'il ne reconnaît pas l'existence d'un être suprême.

⁹⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 990.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 993.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 999.

⁹⁸ ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « La mise en roman du débat sur la religion dans *La Nouvelle Héloïse* : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », *op.cit.*, p. 75.

⁹⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 996-997.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 997.

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 997.

Nous l'avons dit, l'attitude de Julie par rapport à l'incrédulité de son mari évolue au cours du récit. Une lettre de Milord Edouard (à laquelle le lecteur n'a pas accès) semble être la cause de ce changement et la souffrance de Julie s'apaise pour laisser place à un sentiment de compassion envers Wolmar :

En quoi mon mari peut-il être coupable devant Dieu ? Détourne-t-il les yeux de lui ? Dieu lui-même a voilé sa face. Il ne fuit point la vérité, c'est la vérité qui le fuit. L'orgueil ne le guide point ; il ne veut égarer personne [...]. Il fait le bien sans attendre de récompense ; il est plus vertueux, plus désintéressé que nous. Hélas, il est à plaindre !¹⁰²

Julie a compris que l'athéisme de Wolmar n'était pas un crime puisqu'il n'en est pas responsable. Elle va jusqu'à se convaincre que Wolmar est chrétien car, pour elle, « le vrai chrétien c'est l'homme juste ; les vrais incrédules sont les méchants »¹⁰³. Ainsi, Julie éloigne définitivement l'idée que Wolmar puisse être un « méchant » et choisit de juger « les actions et non pas les hommes »¹⁰⁴. Cependant, malgré ce que Julie affirme, Wolmar n'est pas chrétien. Elle tente ici de minimiser leur différence, de rapprocher Wolmar des croyants – et donc d'elle-même – en prétendant que l'unique divergence entre eux relève du vocabulaire puisque Wolmar refuse de se considérer comme un chrétien mais agit comme tel. Bien entendu, l'attitude de Julie s'apparente ici à une dénégation de la véritable nature de son époux et, si elle semble plus tolérante face à son athéisme, c'est parce qu'elle refuse inconsciemment d'admettre que l'incrédulité de Wolmar est un choix et non pas la preuve d'une volonté arbitraire et impénétrable de Dieu de ne pas se révéler à lui. De plus, dans la fameuse lettre 5. V., Saint-Preux écrit à Milord Edouard que Julie considère Wolmar comme un « réprouvé » et qu'elle craint « l'Être suprême vengeur de sa divinité méconnue »¹⁰⁵. Or, dans la lettre 6. VIII., Julie affirme que « le Dieu vengeur est le Dieu des méchants » et qu'elle ne croit qu'au « Dieu de paix, Dieu de bonté »¹⁰⁶. Nous voyons donc que le discours de Julie – ainsi que sa manière de concevoir le divin – évolue en fonction de Wolmar. Elle refuse de le condamner à une existence vide de sens et, donc, elle se persuade que sa vertu vaut mieux que ses convictions religieuses.

¹⁰² ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 5. VIII, p. 1139.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 1140.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 1139.

¹⁰⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 5. V, p. 994.

¹⁰⁶ *Ibid.*, 6. VIII, p. 1136.

Wolmar est athée car il conçoit le monde grâce à sa raison et ses expériences qui l'ont mené à nier l'autorité de l'Église ou de toute entité supérieure aux hommes. Il croit en l'homme avant tout et en l'idée d'un ordre supérieur de l'univers. Julie, quant à elle, est dévote car elle est sensible. Sa compréhension du monde se base sur le sentiment, elle possède une « âme tendre » et prétend que « le cœur ne s'attache que par l'entremise des sens ou de l'imagination qui les représente »¹⁰⁷. Cette différence majeure dans la nature des personnages explique leur incapacité à s'accorder sur la question religieuse puisque, pour cela, l'un ou l'autre devrait renier son identité. Mais cette divergence de personnalité permet aussi de comprendre pourquoi les arguments de Julie ou de Saint-Preux n'ont pas d'effet sur Wolmar. En effet, Rousseau défend ici l'idée que la croyance religieuse relève de l'intime et que l'on ne peut contraindre un individu à croire. Julie prend conscience de cela et, sans pour autant renoncer à convertir Wolmar, elle ne cherche plus à le « convaincre » mais à le « toucher »¹⁰⁸. Elle refuse donc jusqu'à la fin d'accepter l'athéisme de Wolmar et s'efforce de changer cet homme froid en une âme sensible et bien plus semblable à elle-même. Julie reste donc d'une certaine manière intolérante puisqu'elle conserve ce sentiment de « supériorité » par rapport à Wolmar, de par sa communion avec Dieu, et considère qu'il est de son devoir de faire découvrir la foi à cet époux qu'elle admire tant. Cependant, Julie condamne l'intolérance, après en avoir fait l'expérience, car elle « endurecit l'âme » et nuit à la paix sociale (ou conjugale). Nous pouvons donc affirmer que l'athéisme de Wolmar force Julie – mais aussi le lecteur – à réfléchir à la question de la tolérance religieuse et que, même si elle n'acceptera jamais vraiment l'incrédulité de son mari, son attitude et son discours par rapport à cette problématique évoluent de manière significative au cours du roman.

2.3. Wolmar, un modèle de tolérance ?

Le personnage de Wolmar apparaît comme un modèle de vertu et de tolérance dans le roman. Si, pour Julie, l'athéisme de son mari est vécu comme un drame et un motif de souffrance, Wolmar au contraire ne semble pas avoir de

¹⁰⁷ *Ibid.*, 5. V, p. 992.

¹⁰⁸ *Ibid.*, 6. VIII, p. 1141.

difficulté à accepter la dévotion de sa femme. Il n'entre donc pas dans la définition de l'intolérant donnée par Rousseau :

J'appelle intolérant par principe tout homme qui s'imagine qu'on ne peut être homme de bien sans croire tout ce qu'il croit, et damne impitoyablement tous ceux qui ne pensent pas comme lui. [...] Que s'il y avait des incrédules intolérants, qui voulussent forcer le peuple à ne rien croire, je ne les bannirais pas moins sévèrement que ceux qui le veulent forcer à croire tout ce qui leur plait.¹⁰⁹

Wolmar est un incrédule, cela ne fait aucun doute, mais il ne cherche pas à éloigner Julie ou Saint-Preux de la religion. À vrai dire, il n'aspire même pas à convaincre ses proches, et se contente de répondre sincèrement à Saint-Preux ou à Julie lorsque le sujet est abordé. Il va même jusqu'à donner à ses interlocuteurs « de bons conseils sur la manière dont [ils doivent] raisonner avec lui »¹¹⁰. Ainsi, ce personnage tant méprisé au début du roman finit par égaler – voire surpasser – le modèle de vertu représenté par Julie. L'athéisme de Wolmar n'est pas militant, au contraire il est caché, présenté par Julie comme un secret. Wolmar lui-même dissimule cet aspect de son identité en agissant à la manière d'un bon croyant. Cette indifférence qui caractérise Wolmar s'explique par son amour de l'ordre et sa volonté de ne pas créer de scandale au sein de la société utopique de Clarens. Il compare l'existence à « une pièce bien conduite au théâtre »¹¹¹ et se place en observateur de cette pièce. Il confiera d'ailleurs que s'il pouvait « changer la nature de [son] être et devenir un œil vivant, [il] ferait volontiers cet échange »¹¹². Wolmar se considère donc comme étant à l'écart de la société. Cette métaphore de « l'œil vivant » est intéressante car elle montre que Wolmar n'accorde d'importance qu'à l'observation des hommes qui l'entourent. Et, lorsqu'il se rend finalement compte « qu'on ne voit rien quand on se contente de regarder, qu'il faut agir soi-même pour voir agir les hommes »¹¹³, il cesse d'être spectateur et devient alors « acteur », mais son rôle est inventé de toutes pièces dans le seul but de se fondre dans la « norme » sociale. De plus, Wolmar se décrit lui-même comme quelqu'un d'insensible, la société lui est « agréable pour la contempler, non pour en faire partie »¹¹⁴. Il n'a donc aucune

¹⁰⁹ Lettre de Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, le 18 août 1756, in *Œuvres complètes*, *op.cit.*, t. XVIII, p. 372.

¹¹⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 996.

¹¹¹ *Ibid.*, 4. XII, p. 862.

¹¹² *Ibid.*, p. 862-863.

¹¹³ *Ibid.*, p. 864.

¹¹⁴ *Ibid.*, 4. XII, p. 862.

difficulté à jouer le jeu de la société, à feindre une foi qu'il n'a pas afin de garder son statut d'observateur et de préserver l'ordre social si cher à son cœur.

Certes, Wolmar tolère la dévotion de sa femme et celle des gens qui l'entourent, mais il cache également son athéisme à ses propres enfants :

Mme de Wolmar sentant donc le mauvais effet que ferait ici le pyrrhonisme de son mari, et voulant surtout garantir ses enfants d'un si dangereux exemple, n'a pas eu de peine à engager au secret un homme sincère et vrai, mais discret, simple, sans vanité, et fort éloigné de vouloir ôter aux autres un bien dont il est fâché d'être privé lui-même.¹¹⁵

Wolmar accepte que ses enfants soient éduqués selon les principes de Julie ou de Saint-Preux – qu'il nommera d'ailleurs précepteur de son propre fils – et non pas selon le scepticisme qui le caractérise. Les enfants vont au Temple en suivant l'exemple de leur mère et ignorent tout de l'athéisme de leur père considéré comme un « dangereux secret ». La religion de Julie constitue donc la norme et l'incrédulité de Wolmar doit être dissimulée pour ne pas perturber l'ordre familial. Nous pouvons voir ici un modèle d'humilité et de sagesse en la personne de Wolmar puisqu'il ne se défend pas et accepte son statut marginal. A vrai dire, Wolmar est trop raisonnable pour être militant. Il ne ressent pas le besoin de convaincre, de convertir ses proches à son mode de pensée, à l'inverse de Julie qui, guidée par des émotions et une foi qui la dépassent, perçoit la conversion de son mari comme un devoir.

Wolmar est donc tolérant en ce qui concerne la question religieuse – en partie par indifférence, mais aussi dans le but de garantir l'ordre social – et il semble l'être également sur le plan matrimonial. En effet, et c'est sans doute le point qui a suscité la plus vive réaction de la critique, Wolmar tolère Saint-Preux à Clarens. Il invite l'ancien amant de sa femme à vivre avec eux dans cette société utopique qu'il a créée afin de garantir le bonheur de Julie :

Dès lors je compris qu'il régnait entre vous des liens qu'il ne fallait point rompre ; que votre mutuel attachement tenait à tant de choses louables, qu'il fallait plutôt le régler que l'anéantir ; et qu'aucun des deux ne pouvait oublier l'autre sans perdre beaucoup de son prix.¹¹⁶

Là où un autre aurait éprouvé de la jalousie et certainement tenté d'éloigner Saint-Preux de Julie, Wolmar au contraire observe et comprend la dimension exceptionnelle de l'attachement qui les lie. C'est peut-être la plus belle preuve

¹¹⁵ *Ibid.*, 5. V, p. 995.

¹¹⁶ *Ibid.*, 4. XII, p. 869.

d'amour qu'il pouvait offrir à sa femme, mais c'est aussi un moyen pour lui de garder le contrôle sur leur relation. En effet, en agissant de manière ouverte et bienveillante envers Saint-Preux, Wolmar s'assure de provoquer chez Julie un sentiment de gratitude et de respect qu'il n'aurait pu obtenir autrement. Il joue ainsi sur la personnalité émotive de Julie et, sachant qu'elle sera sensible à son geste, s'assure de sa fidélité.

Néanmoins, comme le souligne Claude Habib, Wolmar semble approuver l'amour de Julie et Saint-Preux, car il transmet à ce dernier la lettre d'adieu écrite par Julie¹¹⁷. A propos de cette lettre, Julie demande à Wolmar « de ne la lire que quand [elle] ne [sera] plus », elle ajoute : « et je suis si sûre de ce que vous ferez à ma prière, que je ne veux pas même que vous me le promettiez »¹¹⁸. Nous observons ici un renversement de la situation puisque ce n'est plus Wolmar qui joue la carte de la confiance pour garantir le comportement de Julie, mais c'est Julie elle-même qui « poursuit une stratégie d'évitement »¹¹⁹ en plaçant Wolmar dans l'obligation de lui obéir. Lui qui avait « toujours reconnu qu'il n'y avait rien de bien qu'on n'obtient des belles âmes avec de la confiance et de la franchise »¹²⁰, se trouve alors forcé d'honorer la confiance et la franchise de Julie. La tolérance de Wolmar est donc poussée à l'extrême mais il transmet malgré tout la lettre de Julie à Saint-Preux, après l'avoir lue. Un parallèle se dessine ici entre le secret de Wolmar et celui de Julie. En effet, dans un passage finalement supprimé de cette lettre, Julie écrit : « j'ai gardé mon secret aussi longtemps qu'il l'a fallu, jusqu'au bout, je me le suis caché à moi-même »¹²¹. Julie avait donc elle aussi un secret susceptible de faire souffrir Wolmar, mais, à l'inverse de ce dernier, elle ne le révélera qu'après sa mort. La réaction de Wolmar lorsqu'il apprend le secret de sa femme diffère fortement de celle de Julie qui n'avait pu supporter l'athéisme de son mari. En transmettant la lettre à Saint-Preux, Wolmar montre qu'il respecte et accepte le secret de Julie et fait ainsi preuve d'une remarquable capacité de tolérance. Son caractère raisonné le protège de toute réaction passionnée et rend ainsi possible un

¹¹⁷ HABIB Claude, « Le silence de Wolmar : religion et amour chez Rousseau », art. cit., p. 166.

¹¹⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 6. XI, p. 1166.

¹¹⁹ HABIB Claude, « Le silence de Wolmar : religion et amour chez Rousseau », art. cit., p. 167.

¹²⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 4. XII, p. 870.

¹²¹ *Ibid.*, 6. XII, p. 1189. Cette version, biffée dans BGE 201, figure dans la note de bas de page de cette édition.

rapprochement – *a priori* improbable – entre l’athée et le croyant, entre l’époux et l’amant de Julie.

La tolérance de Wolmar n’est cependant pas absolue, de même que sa vertu. Malgré l’admiration que ce personnage suscite, il n’est pas un être parfait et, s’il tolère la dévotion de Julie, il laisse tout de même apparaître quelques signes de son mépris pour les pratiques religieuses de sa femme. En effet, lorsque Julie se retire dans son cabinet pour prier, Wolmar tente de faire deviner à Saint-Preux où elle se trouve. Il transforme ainsi ce moment tragique en une sorte de jeu, ce qui montre une certaine arrogance par rapport à la dimension mystique d’une telle scène, mais aussi une volonté de se distancer – par la froideur de sa réponse – de la sensibilité de Julie qu’il ne comprend pas :

Hé bien, repris-je, ce qu’elle fait, je n’en sais rien ; mais je suis très sûr qu’elle ne s’occupe qu’à des soins utiles. Encore moins, dit-il froidement ; venez, venez ; vous verrez si j’ai bien deviné.¹²²

Wolmar, par son ton froid et le contenu de sa réponse, affirme son dédain pour la prière qu’il ne considère pas comme un « soin utile ». Ainsi, il laisse entrevoir une faille dans son attitude – jusqu’ici parfaitement maîtrisée – à propos de la ferveur religieuse de Julie. De plus, son entrée brusque dans l’espace privé du cabinet – qui n’est pas sans rappeler une conduite libertine – marque une violation de l’intimité de Julie. Wolmar profane ce moment sacré et, en interrompant la prière de Julie, il s’interpose figurativement entre elle et Dieu.

La relation amoureuse entre Julie et Saint-Preux était connue de Wolmar avant son mariage. Il a néanmoins prétendu, pendant de longues années, qu’il n’en savait rien et a attendu que Julie lui fasse cet aveu d’elle-même. Certes, Wolmar a permis à Julie et Saint-Preux d’échapper à la passion destructrice qui les unissait en permettant à Julie de sublimer sa foi par le mariage, mais il a également fait preuve d’égoïsme en choisissant d’ignorer la passion qui liait les amants :

Cette conduite était inexcusable, a continué M. de Wolmar. J’offensais la délicatesse ; je péchai contre la prudence ; j’exposais votre honneur et le mien ; je devais craindre de nous précipiter tous deux dans des malheurs sans ressource : mais je vous aimais, et n’aimais que vous. Tout le reste m’était indifférent.¹²³

¹²² *Ibid.*, 5. V, p. 998-999.

¹²³ *Ibid.*, 4. XII, p. 866.

Wolmar n'est donc pas parfaitement raisonnable puisqu'il a cédé à la passion provoquée par sa rencontre avec Julie. Son aveu est touchant, il fait de Julie un être exceptionnel capable d'éveiller la sensibilité d'un individu *a priori* détaché de toute émotion. Cependant, il montre aussi que Wolmar est capable de vice. L'émotion éprouvée le rend hostile envers tout individu qui empêcherait son mariage avec Julie. Par ce secret, Wolmar éloigne donc Saint-Preux et s'assure de mettre un terme à la relation des amants.

Lorsqu'il s'éloigne de Clarens, laissant Julie et Saint-Preux seuls, Wolmar teste la loyauté de sa femme en s'appuyant sur son amour de Dieu et de la vertu. Consciente des risques que comporte une absence de Wolmar à Clarens, Julie tente de le persuader du danger de la situation mais il refuse de l'entendre. Il semble vouloir la « pousser à bout »¹²⁴ et, si la confiance qu'il témoigne à sa femme est louable, la manière dont il la met à l'épreuve paraît quelque peu excessive. En effet, il n'est pas sans savoir que Julie ne survivrait pas si elle commettait la moindre infidélité, car cela impliquerait non seulement de trahir la promesse qu'elle a faite à Wolmar en l'épousant mais également sa pureté vis à vis de Dieu. L'épisode de la promenade sur le lac le prouvera : Julie souffre lorsqu'elle se trouve seule avec Saint-Preux car la tentation est trop grande. Ainsi, lors de l'absence de son mari, « elle soutint [...] le plus grand combat qu'âme humaine ait pu soutenir »¹²⁵. La vertu de Julie est une fois de plus prouvée, mais Wolmar ne va-t-il pas trop loin ? N'abuse-t-il pas de son pouvoir en plaçant Julie dans une situation de souffrance et en réveillant son amour pour Saint-Preux désormais interdit ? Certes, Wolmar est un modèle pour les athées et pour les hommes en général ; il croit à la vertu, à l'égalité humaine et à la franchise, mais il n'est pas parfait et ses erreurs contribuent aussi à désidéaler le personnage et à faciliter l'identification du lecteur.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 872.

¹²⁵ *Ibid.*, 4. XVII, p. 909.

3. L'éducation contre l'intolérance ?

3.1. La place de l'éducation dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*

Si la question de l'éducation est au cœur du fameux traité de Jean-Jacques Rousseau, l'*Émile*, elle est également présente de manière diffuse dans son roman sentimental, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Saint-Preux, de par son rôle de précepteur, est le premier à introduire la pédagogie dans le roman. Cependant, il n'est pas le seul à dispenser un message éducatif et c'est Wolmar qui sera perçu comme « guide » tout au long de la deuxième moitié de l'œuvre. L'éducation religieuse constitue également l'un des discours centraux du roman, et c'est par la voix d'une Julie prêcheuse que Rousseau aborde cette question. Ces questionnements fondamentaux qui se retrouveront peu de temps après dans l'*Émile*, sous une forme bien plus militante, sont donc déjà présents dans le roman de Rousseau. *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, de par son style épistolaire et sentimental, invite le lecteur à raisonner sur des sujets philosophiques et présente les réflexions de l'auteur de manière moins sentencieuse que dans le traité :

Et [Rousseau] dira aussi que les peuples qui ont des mœurs ne lisent pas de roman, et il ne fera point de roman, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman pour le faire passer ; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère.¹²⁶

C'est par cette métaphore bien connue que Panckoucke illustre l'effet de *La Nouvelle Héloïse* sur ses lecteurs. En effet, le roman est plus riche qu'il n'y paraît car il dispense plusieurs messages à caractère éducatif, sans pour autant les présenter comme tels, les rendant ainsi accessibles à un plus grand nombre de lecteurs. C'est donc par la voix de ses personnages que l'auteur expose sa pensée et confronte ses arguments. En effet, « Rousseau a créé des personnages à son image ; il a fait d'eux des dissertants »¹²⁷. Cela lui permet d'intégrer des débats, des discussions au sein de son œuvre. Rousseau n'affirme pas toujours clairement son opinion dans *Julie*, au contraire il expose, par les voix des différents protagonistes, ses doutes et ses questionnements en laissant au lecteur le soin de les interpréter – ce qui explique également les nombreuses attaques dont il a été victime et qui sont le résultat d'interprétations subjectives, parfois erronées de la part des lecteurs :

¹²⁶ PANCKOUCKE Charles-Joseph, « Contre-prédiction au sujet de *La Nouvelle Héloïse* », in Jean-Jacques Rousseau, TROUSSON Raymond dir., *Mémoire de la critique*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2000, p. 230.

¹²⁷ LECERCLE Jean-Louis, *Rousseau et l'art du roman*, Paris, Armand Colin, 1969, p. 75.

Au lieu d'assister à un mouvement dialectique, nous demeurons dans le déchirement et la division : des forces adverses se combattent sans relâche. [...] Quand Jean-Jacques s'abandonne ainsi à la fascination des extrêmes, il nous apparaît comme une âme inquiète en proie aux ambivalences, et non pas comme un penseur qui pose la thèse et l'antithèse.¹²⁸

En effet, Rousseau apparaît non pas comme une autorité persuadée de détenir les réponses aux débats soulevés, mais comme « un esprit en recherche »¹²⁹. Ainsi, le roman se construit sur des contradictions parfois extrêmes qui constitueront par la suite les fondements de l'*Émile*. Le lecteur de *Julie* est sans cesse sollicité et les éventuels enseignements présents dans l'œuvre doivent être préalablement passés au crible de la raison.

Nous l'avons dit, l'éducation est tout d'abord symbolisée par Saint-Preux puisque c'est lui qui est chargé de l'instruction de Julie. Il présente un système éducatif dans lequel les connaissances sont accumulées, non pas « pour les revendre », mais « pour les convertir à notre usage »¹³⁰. Il affirme ensuite que « quand on a une fois l'entendement ouvert par l'habitude de réfléchir, il vaut toujours mieux trouver de soi-même les choses qu'on trouverait dans les livres »¹³¹. La méthode proposée par Saint-Preux est basée sur l'échange, la discussion, mais aussi sur la capacité à raisonner individuellement. Nous remarquons ici un parallèle avec la méthode employée par Rousseau, puisqu'il écrit ce roman sous forme de dialogues – souvent philosophiques – et confère une place importante à l'intériorité, à l'expérience personnelle. Mais, malgré l'analogie du système de Saint-Preux et de celui de Rousseau, c'est une éducation pervertie que l'auteur présente ici. En effet, l'amour entre les deux jeunes amants est révélé dès les premières lettres, leur correspondance devient de plus en plus intime et l'instruction de Julie se trouve, de ce fait, interrompue :

Les yeux étaient mal fixés sur le livre, la bouche en prononçait les mots, l'attention manquait toujours. Votre petite cousine, qui n'était pas si préoccupée, nous reprochait notre peu de conception, et se faisait un honneur facile de nous devancer.¹³²

¹²⁸ STAROBINSKI Jean, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 142.

¹²⁹ ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « La mise en roman du débat sur la religion dans *La Nouvelle Héloïse* : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », *op. cit.*, p. 80.

¹³⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op. cit.*, t. XIV, 1. XII, p. 187.

¹³¹ *Ibid.*

¹³² *Ibid.* p. 185-186.

L'instruction que Saint-Preux était censé dispenser évolue rapidement en relation amoureuse. Le rapport entre le précepteur et son élève est donc détourné de son but premier et Saint-Preux, au lieu de conserver son rôle de maître, prend ici la place de l'élève. L'épisode du bosquet montre d'ailleurs un renversement des rôles, puisque c'est Julie qui « éduque » Saint-Preux en lui faisant découvrir une émotion, « un transport dont [il n'est] plus maître »¹³³. Julie impose ensuite une série d'épreuves à son amant, la première étant la séparation :

Il est important, mon ami, que nous nous séparions pour quelque temps, et c'est ici la première épreuve de l'obéissance que vous m'avez promise. Si je l'exige en cette occasion, croyez que j'en ai des raisons très fortes : il faut bien, et vous le savez trop, que j'en aie pour m'y résoudre ; quant à vous, vous n'en avez pas besoin d'autre que ma volonté.¹³⁴

Le bouleversement de la relation entre le précepteur et l'élève se poursuit donc avec le passage à l'acte de Julie qui, bien que novice elle aussi dans le domaine de l'amour, endosse le rôle de maître et dirige Saint-Preux selon sa volonté.

Le fait de présenter une perversion du modèle d'éducation classique dès le début du roman est un moyen pour Rousseau de refuser le ton moralisateur du traité philosophique en se plaçant du côté de la recherche plus que de la démonstration. Le roman est élaboré comme une suite d'exemples plutôt que sous la forme d'une méthode à appliquer. En effet, le récit se construit à partir de la relation sentimentale de deux jeunes amants, de leur apprentissage de la vie et, surtout, de leurs erreurs. C'est un moyen pour l'auteur de prôner la simplicité et l'accès direct aux sentiments, mais cela lui permet également d'exprimer – par la voix des amants – des contradictions qui n'auraient pas leur place dans un traité. Ainsi, au début du roman, tous les personnages sont placés sur un pied d'égalité, aucun ne se démarque par son savoir ou sa volonté d'éduquer les autres. Même Saint-Preux, introduit comme le précepteur de Julie – et donc dispensateur de savoir – apparaît comme un novice dès les premières lettres. Tous les personnages sont donc tour à tour maîtres ou élèves, mais aucun d'eux ne se distingue véritablement des autres. Comme l'affirme Jean-Louis Lecercle, « aucun d'eux n'est autonome »¹³⁵, tous sont liés et créés sur un modèle d'harmonie utopique voulue par Rousseau. Les personnages sont différents dans leurs idées, leurs convictions et leur manière d'argumenter mais

¹³³ *Ibid.*, 1. XIV, p. 198.

¹³⁴ *Ibid.*, 1. XV, p. 198.

¹³⁵ LECERCLE Jean-Louis, *Rousseau et l'art du roman*, *op.cit.*, p. 100.

leur unité permet un débat « équitable » dans lequel aucune opinion n'est présentée comme fausse ou mauvaise par l'auteur. Ainsi, même l'athéisme de Wolmar n'est pas condamné par Rousseau et, bien que cette question provoque une perturbation dans le roman, « la divergence religieuse entre les deux époux est traitée [...] comme un thème philosophique donnant lieu à un débat d'idées »¹³⁶.

Ce modèle de roman, à la fois sentimental et pédagogique, permet à Rousseau d'aborder la question de la tolérance religieuse de manière originale, novatrice et, surtout, plus attirante pour le lecteur car, « le roman seul peut trouver aux apories une issue en parlant au cœur »¹³⁷. Au lieu de présenter son opinion sur la question sous la forme d'un texte essentiellement dissertatif, l'auteur introduit cette problématique comme un drame qui vient perturber la situation initiale de l'œuvre. En effet, l'athéisme de Wolmar est un véritable coup de théâtre dans le roman et Rousseau s'assure ainsi de toucher le lecteur émotionnellement. Il n'offre pas non plus à son lecteur une solution de simplicité en faisant de Wolmar un méchant, facile à haïr et à condamner. Au contraire, en le présentant comme vertueux, Rousseau force le lecteur – à l'image des protagonistes – à évoluer et à envisager cette problématique sous un angle nouveau. La progression dans le récit ne concerne donc pas uniquement les personnages mais également le lecteur qui, grâce à la dimension sentimentale du roman, porte un regard différent sur des sujets généralement traités dans des textes dissertatifs et les aborde sous une perspective nouvelle, émotionnelle. *Julie ou la Nouvelle Héloïse* est donc bien un roman à visée pédagogique, mais non pas au sens de l'*Émile* puisqu'il propose avant tout une réflexion basée sur l'intériorité du lecteur qui s'attache aux personnages et, de ce fait, s'émeut de leurs propres expériences. Les faiblesses de ces personnages trouvent un écho chez le lecteur qui est ainsi plus disposé à tolérer leurs erreurs ou leurs doutes :

La *Julie* n'est donc pas un traité qui prétend résoudre des problèmes, mais seulement les poser. Ce n'est même pas un roman qui explique entièrement la conduite des personnages. L'auteur se refuse à percer le mystère des âmes.¹³⁸

¹³⁶ ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « La mise en roman du débat sur la religion : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », *op.cit.*, p. 72.

¹³⁷ COULET Henry, *Introduction à Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Gallimard, 1993, p. 24.

¹³⁸ LECERCLE Jean-Louis, *Rousseau et l'art du roman*, *op.cit.*, p. 124.

Tout est interprétable de diverses façons dans le roman, ce qui permet de conserver l'intérêt du lecteur à qui « il reste toujours quelque chose à deviner »¹³⁹.

3.2. Julie dévote ou les dangers du fanatisme

Le thème de l'éducation religieuse occupe également une place importante dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. En effet, Julie est présentée comme une dévote et une prêcheuse – particulièrement après son mariage avec Wolmar – et cette image durera jusqu'à la profession de foi qui précède sa mort. Dans la première partie de l'œuvre, l'amour de Julie pour Saint-Preux s'exprime pleinement, ce qui relègue son rapport à Dieu à un second plan. Cependant, dès son mariage avec Wolmar, Julie n'existe plus que par sa dévotion :

Dans l'instant même où j'étais prête à jurer à un autre une éternelle fidélité, mon cœur vous jurait encore un amour éternel, et je fus menée au Temple comme une victime impure, qui souille le sacrifice où l'on va l'immoler. Arrivée à l'Église, je sentis en entrant une sorte d'émotion que je n'avais jamais éprouvée. Je ne sais quelle terreur vint saisir mon âme dans ce lieu simple et auguste, tout rempli de la majesté de celui qu'on y sert.¹⁴⁰

Le changement est clairement identifié dans ce passage : Julie entre dans le Temple comme une « victime impure » et en ressort purifiée. Dans ce lieu sacré, elle ressent « intérieurement une révolution subite »¹⁴¹, et fait l'expérience d'une « puissance inconnue » qui lui permet d'atteindre à nouveau cet état vertueux qu'elle a perdu et « corriger tout à coup le désordre de [ses] affections »¹⁴². Bien que Julie ait reçu une éducation religieuse conventionnelle dès son enfance, sa foi semble s'éveiller véritablement au moment de son mariage. Elle entre ici en communion directe avec Dieu et c'est par l'émotion, le sentiment qu'elle parvient à cet état de plénitude et de piété. Une fois de plus l'apprentissage – en l'occurrence religieux – passe par une impression directe sur la conscience du personnage :

Je n'avais jamais été totalement sans religion. Mais peut-être vaudrait-il mieux n'en point avoir du tout, que d'en avoir une extérieure et maniérée, qui sans toucher le cœur rassure la conscience ; de se borner à des formules ; et de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. [...] J'étais dévote à l'Église et philosophe au logis. Hélas ! Je n'étais rien nulle part.¹⁴³

¹³⁹ *Ibid.*, p. 128.

¹⁴⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XIV, 3. XVIII, p. 649-650.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 651.

¹⁴² *Ibid.*

¹⁴³ *Ibid.*, p. 656.

Ce passage montre une contradiction dans l'esprit de Julie puisqu'elle affirme ici qu'il vaut mieux ne rien croire que de faire preuve d'hypocrisie, or c'est justement ce qu'elle fera avec Wolmar en s'assurant qu'il agisse comme un bon croyant en société afin de cacher son athéisme. Elle forcera donc son époux à n'être « rien nulle part » et préférera que Wolmar ait une religion « extérieure et maniérée » plutôt que d'accepter qu'il n'en ait aucune. Cette contradiction dans les propos de Julie atteste sa difficulté – voire même son incapacité – à tolérer l'athéisme de Wolmar. En effet, une fois confrontée à une situation concrète, elle est incapable d'appliquer envers son époux ce qu'elle a pourtant défendu lorsqu'il s'agissait d'elle-même. Mais cet extrait prouve également à quel point la cérémonie du mariage a été, pour Julie, un bouleversement profond. En effet, elle prend soudain conscience d'une foi qu'elle croyait posséder mais qui n'était en réalité qu'une imitation des pratiques conventionnelles. Lorsqu'elle entre dans le Temple, elle accède à une dimension bien plus profonde de sa relation avec Dieu et, au lieu de n'être « rien nulle part », elle peut enfin exister par la religion.

L'éducation religieuse classique que Julie a reçue durant son enfance est critiquée pour son aspect hypocrite. En effet, le sentiment est absent de cette forme de culte qui se base uniquement sur un apprentissage des formules et des pratiques. Or, la foi ne s'apprend pas mais se ressent. Ainsi, aucun intermédiaire n'est nécessaire entre l'individu et le divin. Cette idée – essentiellement protestante – d'une communion immédiate avec Dieu est présente dans la scène du mariage puisque Julie se trouve alors frappée d'une émotion si profonde qu'elle manque de « tomber en défaillance »¹⁴⁴. Le lieu « simple et auguste », les spectateurs silencieux, la voix grave et solennelle du pasteur, sont autant d'objets qui constituent le décor dans lequel la foi de Julie peut se révéler. L'accent n'est donc pas mis sur le déroulement de la cérémonie, ni même sur l'union avec Wolmar, mais bien sur la communion de Julie avec Dieu. Par ailleurs, Wolmar n'apparaît même pas dans l'évocation de ce moment sacré, alors qu'il devrait y jouer un rôle central :

J'envisageais le saint nœud que j'allais former comme un nouvel état qui devait purifier mon âme et la rendre à tous ses devoirs.¹⁴⁵

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 650.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 651.

Le « saint nœud » dont Julie parle ici n'est pas uniquement celui de son union avec Wolmar, mais il symbolise avant tout une fusion avec Dieu. Ainsi, en devenant l'épouse Wolmar, Julie accède à la dévotion et retrouve sa vertu. Comme l'affirme Robert Mauzi, « la religion de Julie est fondée [...] avant tout sur une expérience personnelle »¹⁴⁶. Cette expérience c'est la révélation divine qui intervient lors de la cérémonie du mariage et qui deviendra le fondement de la religion de Julie dans toute la deuxième partie de l'œuvre.

Nous l'avons vu, la foi de Julie ne nécessite donc aucun intermédiaire et la communion avec Dieu se fait de manière immédiate – lors de son entrée dans l'Église puis par la prière, dans la suite du roman. Or, le rapport de Julie au divin n'est pas totalement direct puisqu'il passe aussi par les objets du monde qui l'entourent. En effet, Julie est incapable d'entrer en communion directe avec l'Être suprême et cette impossibilité est, pour elle, source de frustration et d'anéantissement. Ce n'est que dans la mort qu'elle parviendra – sans doute – à atteindre cet état d'élévation absolue, d'harmonie parfaite avec Dieu :

Je substitue un culte grossier mais à ma portée à ces sublimes contemplations qui passent mes facultés. Je rabaisse à regret la majesté divine ; j'interpose entre elle et moi des objets sensibles ; ne pouvant la contempler dans son essence, je la contemple au moins dans ses œuvres [...].¹⁴⁷

L'expression de la foi passe donc par l'observation des œuvres du divin et les sentiments que ces créations éveillent chez Julie. Déjà au moment de son mariage, Julie s'émeut à la vue de M. et Mme d'Orbe qu'elle perçoit alors comme un exemple de devoir et d'honnêteté. Son adoration de la divinité passe par son amour pour les êtres terrestres qui l'entourent :

Rousseau ne dissimule pas l'origine très humaine du sentiment religieux de son héroïne. [...] Dans l'âme de Julie, la ferveur religieuse n'est jamais distincte des autres sentiments. Il semble au contraire qu'elle soit immergée en eux, ou qu'elle s'en nourrisse, ou qu'elle les creuse ou les renforce.¹⁴⁸

Ainsi, Julie est une fervente croyante mais elle reste avant tout humaine. Sa foi repose sur le sentiment, sur l'amour de ses proches et, à l'inverse, ce sont les êtres

¹⁴⁶ MAUZI Robert, « Le problème religieux dans *La Nouvelle Héloïse* », in *J.-J. Rousseau et son œuvre : problèmes et recherches*, GUILLEMIN Henry dir., Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964, p. 162.

¹⁴⁷ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 5. V, p. 993.

¹⁴⁸ MAUZI Robert, « Le problème religieux dans *La Nouvelle Héloïse* », *op.cit.*, p. 163.

aimés qui donnent un sens à sa foi. La religion de Julie est présentée positivement ici puisqu'elle rend vertueux et rétablit « le désordre [des] affections »¹⁴⁹.

Cependant, Rousseau présente également un aspect négatif de la religion. En effet, Saint-Preux évoque – dans la lettre VII. 6. – les dangers d'une dévotion poussée à l'extrême :

Vous le savez ; il n'y a rien de bien qui n'ait un excès blâmable ; même la dévotion qui tourne en délire. La vôtre est trop pure pour arriver jamais à ce point ; mais l'excès qui produit l'égarement commence avant lui, et c'est de ce premier terme que vous avez à vous défier.¹⁵⁰

Si Saint-Preux dit de la dévotion de Julie qu'elle est « trop pure » pour basculer dans le fanatisme, c'est justement parce qu'elle dépend des objets sensibles évoqués plus haut. Julie ne peut se détacher suffisamment des hommes pour devenir mystique, c'est son amour pour ses proches et son sens du devoir qui la protègent de l'excès. Or, le danger existe et la mise en garde de Saint-Preux est nécessaire, pour Julie bien sûr, mais aussi pour le lecteur car elle permet d'aborder le sujet du fanatisme et de ses dangers. Il est intéressant d'observer ici que Saint-Preux reprend brièvement son rôle de précepteur en avertissant Julie de l'effet négatif de certaines lectures :

Vous ne voyez pas encore les piétistes, mais vous lisez leurs livres. Je n'ai jamais blâmé votre goût pour les écrits du bon Fénelon : mais que faites-vous de ceux de sa disciple ? Vous lisez Muralt, je le lis aussi ; mais je choisis ses lettres, et vous choisissez son instinct divin. Voyez comment il a fini, déplorez les égarements de cet homme sage, et songez à vous.¹⁵¹

La méfiance de Saint-Preux est justifiée si l'on considère que Julie, obsédée par la crainte de basculer dans l'erreur et la faiblesse, s'abandonne à Dieu par la prière et se détache peu à peu des hommes :

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir ; en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur : elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie : elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même ; elle est toute dans l'Être immense qu'elle contemple, et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien.¹⁵²

¹⁴⁹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XIV, 3. XVIII, p. 651.

¹⁵⁰ *Ibid.*, t. XV, 6. VII, p. 1123.

¹⁵¹ *Ibid.*

¹⁵² *Ibid.*, 6. VIII, p. 1134.

Bien que Julie soit trop fortement attachée à ses proches et à ses devoirs pour devenir réellement fanatique, elle semble ici se rapprocher d'un enthousiasme mystique alarmant. Julie parle de son « âme avide » comme d'une entité autonome et confie à Saint-Preux qu'elle ne peut se satisfaire des objets terrestres, que son âme doit être séparée de son corps pour enfin perdre « sa sécheresse et sa langueur ». Julie n'existe donc plus que par sa foi et risque, comme Saint-Preux le craignait, de n'être « plus qu'une dévote »¹⁵³. Robert Mauzi dit de la vie religieuse de Julie qu'elle « se déroule selon un rythme ascendant, qui la conduit de la dévotion sensible à l'extase mystique et de celle-ci à l'immortalité »¹⁵⁴. En effet, le personnage de Julie évolue au cours du roman et la mort devient, pour elle, l'unique moyen d'atteindre cet état « sublime » qu'elle ne peut trouver parmi les vivants.

Rousseau a fait de Julie une croyante dont la foi évolue vers le mysticisme, mais elle est également une prêcheuse. Elle veut donc, elle aussi, « éduquer » et servir de modèle. Nous avons vu précédemment comment Julie tente de convertir Wolmar, d'abord par l'argumentation, puis par le sentiment. De la même manière, lorsque Saint-Preux l'accuse d'être une dévote et de basculer dans l'excès, elle réplique : « vous vous excusez d'être philosophe en m'accusant d'être dévote »¹⁵⁵ et retourne ainsi l'argument de Saint-Preux contre lui-même. Elle reproche à Saint-Preux son orgueil, tout en faisant preuve de dédain envers les « pauvres philosophes »¹⁵⁶. Elle refuse donc de considérer l'avertissement de Saint-Preux et justifie sa dévotion comme étant une sorte de thérapie. Selon Wolmar, la dévotion est « un opium pour l'âme »¹⁵⁷ et Julie, tout en approuvant cette comparaison, ajoute qu'elle « égaye, anime et soutient quand on en prend peu », mais qu'une « trop forte dose endort, ou rend furieux, ou tue »¹⁵⁸. Elle est donc consciente des risques mais ne se sent pas concernée par l'avertissement de Saint-Preux et confiera simplement qu'elle « espère ne pas aller jusque-là »¹⁵⁹. La menace du fanatisme est bien présente dans le roman et la leçon dispensée par Saint-Preux s'adresse également au lecteur. L'excès de dévotion mène à l'intolérance, car il détache l'individu de l'humanité.

¹⁵³ *Ibid.*, 6. VII, p. 1123.

¹⁵⁴ MAUZI Robert, « Le problème religieux dans *La Nouvelle Héloïse* », *op.cit.*, p. 163.

¹⁵⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 6. VIII, p. 1131.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 1132.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 1137.

¹⁵⁸ *Ibid.*

¹⁵⁹ *Ibid.*

Nous observons ici un parallèle avec l'athéisme qui, selon Rousseau, détache l'homme de son espèce. Les deux extrêmes sont donc condamnés par l'auteur et, si les contradictions sont nombreuses dans le roman de Rousseau, il est clair qu'il tente de réconcilier les chrétiens et les philosophes en mettant en garde son lecteur contre l'excès en tout genre. La dévotion, lorsqu'elle est poussée à l'extrême, peut tuer. Or, dans les faits, Julie n'est pas morte pour Dieu mais pour sauver son fils. Son humanité, sa bienveillance et son devoir l'ont protégée des dangers de la dévotion tout en sublimant sa foi. Si Julie avait vécu, elle aurait peut-être continué son dangereux parcours vers l'extase mystique mais cela n'aurait alors pas convenu au projet de Rousseau de faire un roman « sans méchant ». Julie devait donc mourir – et mourir de façon héroïque – afin de préserver son image vertueuse et donner l'exemple d'une religion favorable au genre humain.

L'éducation religieuse dispensée par le roman atteint son paroxysme lors de la profession de foi de Julie. En effet, elle professe alors une religion pure et sincère, éloignée des superstitions dangereuses et des dogmes austères du christianisme traditionnel. Son discours ne comprend « point de prétention, point d'apprêt, point de sentence », mais « partout la naïve expression de ce qu'elle sentait ; partout la simplicité de son cœur »¹⁶⁰. La foi de Julie a évolué, elle s'est purifiée. En entrant au Temple elle songeait à commettre l'adultère puis, après avoir fait l'expérience d'une révélation divine, elle a basculé dans un état de passion violente et mystique, que Saint-Preux a alors comparé à l'excès qui précède le fanatisme. Cependant, Julie a finalement accédé à une religion plus posée, plus sage, basée sur la raison et l'amour de ses proches, pour enfin atteindre cet état de sublimation et gagner l'immortalité. C'est un véritable exemple de foi que Rousseau introduit dans ce passage. Le pasteur lui-même déclarera : « Madame, [...] je croyais vous instruire, et c'est vous qui m'instruisez »¹⁶¹. Ce modèle sera repris et développé dans l'*Émile* sous une forme plus argumentée et dissertative. Néanmoins, malgré cette élévation spirituelle de Julie au cours du roman, Rousseau lui refuse la perfection en incluant à cette longue lettre de Wolmar le message que Julie destinait à Saint-Preux. Cette lettre (6. XII.) est l'aveu de la faiblesse de Julie qui n'a jamais cessé d'aimer Saint-

¹⁶⁰ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 6. XI, p. 1177.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 1162.

Preux – et qui n’a donc pas été l’exemple parfait de vertu qu’elle semblait être – mais elle montre également que Julie meurt intolérante :

[Wolmar] vous a rendu le goût de la vertu, montrez-lui-en l’objet et le prix. Soyez chrétien pour l’engager à l’être. Le succès est plus près que vous ne pensez : il a fait son devoir, je ferai le mien, faites le vôtre.¹⁶²

En confiant à Saint-Preux le devoir de convertir Wolmar Julie montre qu’elle n’a pas réussi à appliquer ce qu’elle défendait pourtant, à savoir que « le vrai chrétien c’est l’homme juste »¹⁶³. Cette lettre, sans réfuter totalement la profession de foi de Julie, l’éclaire cependant sous un angle différent. Julie professe qu’elle a « toujours cherché sincèrement ce qui était conforme à la gloire de Dieu et à la vérité », or elle détenait elle aussi un lourd secret. En cachant son amour pour Saint-Preux, elle a tenté d’être vertueuse mais elle s’est également rendue coupable de mensonge. Une fois de plus, Rousseau ne donne pas ici un enseignement clair et catégorique, au contraire, il joue sur les contradictions et sur les divisions qui émergent, tant chez les philosophes que chez les croyants. Julie n’est pas parfaite car elle est humaine et, bien qu’elle prêche un système religieux pur et essentiellement positif, elle reste elle aussi sujette à l’erreur.

3.3. Le système éducatif de Wolmar

Wolmar est peut-être la figure la plus emblématique de cette notion d’éducation dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. En effet, dans la deuxième moitié de l’œuvre, il s’est fixé comme mission d’éduquer Julie et Saint-Preux et de les faire progresser vers la vertu. Plus âgé que les jeunes amants et bénéficiant d’une plus longue expérience, il apparaît comme un guide, tout d’abord pour Julie – en l’épousant et lui permettant ainsi de se repentir –, puis pour Saint-Preux qu’il invite à Clarens afin de le « guérir » de son amour. Il est également le maître de Clarens et le père des enfants de Julie. Ainsi, Wolmar qui ne croit pas en Dieu « se voit devenu l’analogue de Dieu, dans la satisfaction méditative où il se possède et possède tout ce qui l’environne »¹⁶⁴. Il n’a pas besoin de la religion car il est à la fois son propre guide et un modèle de vertu au sein du monde clos de Clarens. Son éducation diffère de celle des autres protagonistes puisque Wolmar est – à l’image

¹⁶² *Ibid.*, 6. XII, p. 1193.

¹⁶³ *Ibid.*, 6. VIII, p. 1140.

¹⁶⁴ STAROBINSKI Jean, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l’obstacle, op.cit.*, p. 138.

de Rousseau – autodidacte. Il s’est créé son propre système de pensée, exempt de toute forme de préjugés car basé sur ses expériences personnelles. S’il choisit de faire le bien c’est par goût de l’ordre et non pas, comme Julie, « pour montrer Dieu »¹⁶⁵. Son athéisme découle de ses observations sur la religion mais il n’est pas militant. Si Wolmar agit comme un chrétien en société ce « n’est pas une marque de faiblesse »¹⁶⁶ mais, au contraire, cela « contribue à rendre persuasif le message de tolérance que Rousseau veut faire passer »¹⁶⁷. En effet, l’auteur souhaite que son œuvre ait un effet positif de réconciliation, de tolérance mutuelle entre athées et croyants ; il se devait donc de rendre son athée respectueux.

L’unique émotion que Wolmar éprouve au cours de sa vie – lors de sa rencontre avec Julie – le poussera à l’erreur et c’est sans doute la seule fois où il agira comme un « méchant », puisqu’il épousera Julie en connaissant son amour pour Saint-Preux :

Je sentis que de vous seule dépendait tout le bonheur dont je pouvais jouir, et que si quelqu’un était capable de vous rendre heureuse, c’était moi. [...] Je vis que votre âme était dans un accablement dont elle ne sortirait que par un nouveau combat, et que ce serait en sentant combien vous pouviez encore être estimable que vous apprendriez à le devenir.¹⁶⁸

L’égoïsme de Wolmar est ici masqué par le prétexte d’offrir à Julie un « nouveau combat » afin de sortir de l’état d’accablement dans lequel elle se trouvait. Or, Wolmar a lui-même contribué à cet état en acceptant la proposition du baron d’Étange au détriment des sentiments de Julie. Nous avons là un nouvel exemple des contradictions qui jalonnent le roman et l’erreur humaine – causée par les sentiments – est, une fois de plus, un moyen pour Rousseau de créer un tableau contrasté. Ni la pieuse Julie, ni l’incrédule Wolmar n’atteignent la perfection mais tous deux se complètent et construisent, par leur alliance, un exemple d’humanité. Mis à part ce moment de faiblesse de Wolmar, sa froideur et son insensibilité le préservent de l’erreur mais ces traits de caractère contribuent aussi à l’isoler des

¹⁶⁵ BESSE Guy, *Jean-Jacques Rousseau : l’apprentissage de l’humanité*, Paris, Éditions Sociales, 1988, p. 407.

¹⁶⁶ VIGLIENO Laurence, « Wolmar ou le paradoxe de l’athée vertueux », in *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes*, MERVAUD Christiane, SEILLAN Jean-Marie dir., Paris, L’Harmattan, 2008, p. 187.

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse, op.cit.*, t. XV, 4. XII, p. 866-867.

autres personnages. En effet, Wolmar agit de manière impitoyable, notamment lorsqu'il s'absente et laisse ainsi Julie et Saint-Preux seuls à Clarens :

Wolmar, il est vrai, je crois mériter votre estime ; mais votre conduite n'en est pas plus convenable, et vous jouissez durement de la vertu de votre femme.¹⁶⁹

La méthode utilisée par Wolmar pour tester la confiance de son épouse et lui permettre de regarder sa vertu est cruelle et les reproches de Julie se justifient par le danger qu'elle a encouru lors de l'absence de son mari. Wolmar était conscient de la menace qui planait sur les anciens amants, et surtout sur Julie qui n'aurait probablement pas survécu à un écart de conduite. Cependant, il n'a montré aucune pitié face aux prières de son épouse et, par cette épreuve totalement arbitraire qu'il fait subir à Julie, l'attitude de Wolmar peut être interprétée comme une tentative de se rendre semblable à Dieu. L'athée s'impose comme guide dans l'univers fermé de Clarens dont il est le créateur et – sous un prétexte éducatif – il manipule ses « élèves » en les confrontant au danger. Il fait ainsi de Clarens « un monde d'émotions violentes et contenues »¹⁷⁰ au sein duquel il occupe la place de maître et qu'il dirige selon sa volonté.

Cependant, il y a un domaine dans lequel Wolmar ne s'implique pas personnellement, à savoir l'éducation de ses propres enfants. En effet, il confie à Julie et plus particulièrement à Saint-Preux le soin d'instruire et d'éduquer ses enfants. Wolmar est conscient que son système de pensée va à l'encontre de l'ordre social, il ne cherche pas à influencer sa progéniture et se tourne alors vers Saint-Preux qui symbolise un modèle de conformité :

Je n'ai point voulu vous expliquer mon projet au sujet du jeune homme, avant que sa présence eût confirmé la bonne opinion que j'en avais conçue. Je crois déjà m'être assez assuré de lui pour vous confier entre nous que ce projet est de le charger de l'éducation de mes enfants. Je n'ignore pas que ces soins importants sont le principal devoir d'un père ; mais quand il sera temps de les prendre je serai trop âgé pour les remplir, et tranquille et contemplatif par tempérament, j'eus toujours trop peu d'activité pour pouvoir régler celle de la jeunesse. D'ailleurs par la raison qui vous est connue Julie ne me verrait point sans inquiétude prendre une fonction dont j'aurais peine à m'acquitter à son gré.¹⁷¹

Wolmar fait ici preuve de sagesse en refusant que son athéisme soit militant et que ses enfants soient élevés dans ce système de pensée trop dangereux pour l'ordre

¹⁶⁹ *Ibid.*, 4. XVI, p. 896.

¹⁷⁰ HABIB Claude, « Le silence de Wolmar : religion et amour chez Rousseau », art. cit., p.165-166.

¹⁷¹ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, op.cit., t. XV, 4. XIV, p. 886.

social. Si Wolmar a fait preuve d'égoïsme lors de son mariage avec Julie puis par les épreuves qu'il impose aux amants, il prouve qu'il est aussi capable d'une grande ouverture d'esprit et d'une aptitude à la tolérance que l'on ne trouve chez aucun autre personnage du roman. L'éducation des enfants est jugée trop importante pour être laissée aux soins d'un athée, Rousseau rend ainsi à Saint-Preux son rôle de précepteur tout en faisant de Wolmar un être altruiste et un modèle de tolérance. Ces qualités de Wolmar sont confirmées lors de la profession de foi de Julie à laquelle il assiste et qu'il rapporte dans sa lettre à Saint-Preux. En partageant les derniers instants de son épouse avec Saint-Preux, puis en lui confiant la lettre d'adieu – et d'amour – de Julie, Wolmar fait preuve de bienveillance et d'une forme d'abnégation remarquable.

L'échec du système éducatif que Wolmar impose aux anciens amants est un moyen pour Rousseau de dénoncer sa démesure et son côté excessif. En effet, la lettre testamentaire que Julie adresse à Saint-Preux est la preuve que Wolmar n'a pas réussi dans son entreprise de rendre son épouse vertueuse en corrigeant ses sentiments. Au contraire, l'ambition de Wolmar a rendu Julie coupable de mensonge et l'a plongée dans la souffrance d'un lourd secret. Ainsi, « lui qui se voulait un œil vivant n'a pas su lire jusqu'au fond du seul cœur qui lui importait »¹⁷² et cette défaite est décisive puisqu'elle condamne la méthode de Wolmar et fait triompher la passion des amants. Mais l'époux de Julie a su rester noble dans cette expérience négative et, fidèle à ce qu'il a toujours été, il ne se tourne pas vers Dieu mais vers l'homme. C'est donc Saint-Preux qui est appelé à « devenir en quelque sorte le “supplément” de Julie »¹⁷³. Wolmar a échoué, certes, mais il a aussi montré qu'il était capable d'évolution et de tolérance – tout d'abord en acceptant de transmettre la lettre de Julie à Saint-Preux, puis par sa dignité et son attitude respectueuse à l'égard des sentiments de celle qui fut son épouse et de son amant. Wolmar est donc, probablement, le personnage le plus complexe et contradictoire du roman de Rousseau, mais il est aussi celui qui introduit le débat sur la question religieuse et fait de la notion de tolérance l'un des messages centraux de l'œuvre. Certes, son rôle comme « éducateur » de Julie et Saint-Preux et comme maître de

¹⁷² VIGLIENO Laurence, « Wolmar ou le paradoxe de l'athée vertueux », in *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes*, op.cit., p. 197.

¹⁷³ *Ibid.*, p. 198.

la société utopique de Clarens se clôt par un échec mais le modèle proposé n'est pas uniquement négatif :

Refusant d'épouser le mépris traditionnel de l'aristocratie pour la valetaille, [Wolmar] veut traiter ses domestiques comme des êtres semblables à lui. M. de Wolmar se souvient qu'ils sont doués d'une conscience, « instinct divin », et qu'à vivre ensemble la contagion du bien comme du mal se répand vite entre maîtres et valets. Il s'adresse à leur cœur ; il souhaite s'en faire aimer, et y parvient par l'intercession de Julie : à travers l'inégalité subsistante, la sensibilité retrouvée établit une égalité humaine.¹⁷⁴

La société de Clarens, bien qu'idyllique, est basée sur des principes positifs et véritablement constructifs de confiance et d'harmonie. En dépeignant l'organisation parfaite de cette communauté, Rousseau laisse un message à ses lecteurs : celui de la simplicité, de l'harmonie naturelle et d'un goût pour la « solitude et la paix »¹⁷⁵ qui, s'il était entendu, rendrait la société plus agréable et moins violente.

Cependant, Wolmar s'impose en maître absolu de cette société. Pour ce faire, il s'appuie sur une hiérarchie extrêmement bien ordonnée qui lui permet de garder un contrôle sur chacun des individus qui la composent. Il place également Julie au centre de cet univers, faisant d'elle l'âme de Clarens. Wolmar est conscient que sa froideur peut constituer un obstacle dans son projet d'une communauté harmonieuse. Julie devient donc pédagogue dans la mesure où elle veille au bon fonctionnement de cette microsociété, à l'entente entre ses différents membres et, surtout, elle agit comme intermédiaire entre le froid Wolmar et ses sujets. Une fois de plus, Wolmar manipule son entourage – toujours sous un prétexte positif – et prend, de façon figurée, la place de Dieu dans un univers clos et utopique qu'il a lui-même créé. Nous voyons donc que le système éducatif de Wolmar, tant lorsqu'il s'applique à Julie et à Saint-Preux que lorsqu'il concerne plus généralement le monde de Clarens, est basé sur un besoin de contrôle absolu, sur une volonté d'expérimenter et de manipuler afin de parvenir à un ordre parfait dont Wolmar est le maître.

¹⁷⁴ POMEAU René, *Introduction à Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. XXX.

¹⁷⁵ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, p. 1229.

Conclusion

Malgré son statut de roman sentimental quelque peu démodé aujourd'hui, *Julie ou la Nouvelle Héloïse* n'en reste pas moins un chef d'œuvre dans l'univers de la littérature. Ce roman est, selon Maria Leone, « un pur objet de rapports »¹⁷⁶. En effet, tout se construit sur des contradictions, des renvois, et les personnages eux-mêmes expriment ces confrontations. Ainsi, Julie est dévote mais elle raisonne, Saint-Preux est précepteur mais il est également novice lorsqu'il s'agit d'amour et Wolmar, quant à lui, est athée mais il est vertueux. Tous ces personnages sont étroitement liés entre eux et Clarens devient – dans la seconde moitié de l'œuvre – un lieu clos, propice à l'évolution de cette microsociété. L'œuvre de Rousseau est donc moderne dans la mesure où elle introduit des problématiques encore d'actualité aujourd'hui. La tolérance, principalement dans son sens religieux, prend ainsi une place importante au sein du roman, elle en devient même l'un des buts ultimes. En effet, Rousseau souhaitait que son œuvre agisse comme un premier jalon dans le rapprochement des chrétiens et des philosophes et, si cette entreprise est sans doute restée sans succès, il a néanmoins « donné un exemple de bonne foi en créant un personnage d'athée complexe et attachant »¹⁷⁷.

Wolmar symbolise donc l'athée vertueux. Il est bon et se comporte comme un citoyen exemplaire, son athéisme n'est jamais militant et il fait preuve d'indulgence – notamment en réunissant les anciens amants à Clarens. Cependant, Rousseau lui confère une dimension plus large, il fait de lui un personnage à part entière et non pas simplement un paradoxe. En effet, Wolmar n'est pas parfaitement athée puisqu'il croit en un *ordre* suprême. Il n'est pas parfaitement vertueux non plus puisqu'il est aussi égoïste, insensible, manipulateur et, bien qu'il fasse preuve d'une grande capacité de tolérance, c'est toujours dans un but d'expérimentation, d'observation. Il *observe* le comportement de Julie et Saint-Preux dans des situations cruelles qu'il a lui-même orchestrées afin de les éduquer, de les corriger et de les priver de leurs passions. Il veut ainsi, d'une certaine manière, les façonner à son image. Certes, il ne cherche pas à éloigner Julie de la religion mais c'est peut-

¹⁷⁶ LEONE Maria, « *La Nouvelle Héloïse* et ses lecteurs philosophes : quand l'écriture romanesque redéfinit les modalités du dialogue de Rousseau et de ses "ennemis" », in *Rousseau et les philosophes*, O'DEA Michel dir., Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 196.

¹⁷⁷ VIGLIENO Laurence, « Wolmar ou le paradoxe de l'athée vertueux », *op.cit.*, p. 199.

être justement parce qu'elle est « un opium pour l'âme »¹⁷⁸. En effet, tant que Julie reste dévote, Wolmar s'assure de sa docilité. Il peut ainsi continuer à manipuler les amants, à observer leurs « progrès » et à faire d'eux des sujets d'étude dans son projet quelque peu pervers.

Julie et Wolmar sont des personnages complexes ; Rousseau ne les a pas réduits à de simples stéréotypes mais il a su les rendre humains par leurs émotions, leurs actions et leurs erreurs. Certes, Clarens est un monde idyllique, trop parfait pour être crédible, mais la société que l'auteur y dépeint représente avant tout son désir d'harmonie. Ce roman nous apparaît alors « comme un rêve éveillé, où Rousseau cède à l'appel imaginaire de la limpidité qu'il ne trouve plus dans le monde réel et dans la société des hommes »¹⁷⁹. La notion de tolérance y est omniprésente puisqu'elle justifie l'existence même de l'œuvre. En effet, « Jean-Jacques a tenté, dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, de lancer aux partisans comme aux adversaires de la religion, un appel à la tolérance réciproque »¹⁸⁰. Les problématiques abordées – la tolérance, la religion, ou encore l'éducation – seront ensuite reprises et développées dans *l'Émile* et dans le *Contrat social*, créant ainsi une correspondance entre ces écrits pourtant divergents dans le genre et le style d'écriture.

Le fait que la conversion de Wolmar ne soit pas clairement affirmée par l'auteur¹⁸¹ montre que le projet de Rousseau dépassait l'idée d'une simple progression de l'athéisme vers la foi, grâce au personnage de Julie. Au contraire, en conservant l'incrédulité et le scepticisme de Wolmar jusqu'à la fin, il lui confère une véritable personnalité et se refuse à condamner la plausibilité d'un tel paradoxe.

¹⁷⁸ ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, *op.cit.*, t. XV, 6. VIII, p. 1132.

¹⁷⁹ STAROBINSKI Jean, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, *op.cit.*, p. 105.

¹⁸⁰ TROUSSON Raymond, « Tolérance et fanatisme selon Voltaire et Rousseau », in *Rousseau and l'Infâme, Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, *op.cit.*, p. 46.

¹⁸¹ La conversion de Wolmar est suggérée dans la lettre 6. XI, lorsque Wolmar écrit à propos de Julie : « Dans trois jours, selon moi, elle ne sentira plus rien : mais si peut-être elle avait raison, quelle différence ! [...] voilà le premier doute qui m'ait rendu suspecte l'incertitude que vous avez si souvent attaquée » (p. 1150). Rousseau montre, dans cette lettre, les difficultés que rencontre Wolmar lorsqu'il est confronté à sa propre idée du néant qui attend Julie après sa mort. La foi lui permettrait de croire en une autre vie pour son épouse et le soulagerait ainsi de sa douleur. Cependant, l'hypothèse d'une conversion semble peu probable car elle n'apparaît nulle part ailleurs dans le récit. De plus, elle n'aurait pas de sens dans le projet de l'auteur.

Ni l'athéisme de Wolmar, ni la religion de Julie ne sont rejetés par l'auteur. La mort de cette dernière clôt le roman sur une note de gravité, mais elle permet également la réunion des personnages dans le deuil et la perspective d'une vie sans Julie, dont le modèle de vertu et la profession de foi exemplaire résonnent encore dans l'univers de Clarens. L'œuvre est bouleversante dans sa simplicité, dans la complexité des personnages qu'elle présente et dans leurs rapports. Elle doit être comprise comme une expérience des sentiments, un appel à la bienveillance et à l'acceptation des faiblesses humaines, mais elle est surtout une condamnation des extrêmes qui mènent à l'intolérance et au désordre social. Ainsi, Jean-Jacques Rousseau allie, dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, à la fois l'intrigue sentimentale, les effets du traité philosophique et ceux d'une expérience spirituelle pour faire de son chef-d'œuvre novateur un véritable appel à la tolérance.

Bibliographie

OUVRAGE DE RÉFÉRENCE

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, in *Œuvres complètes*, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012.

AUTRES ŒUVRES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'Éducation*, in *Œuvres complètes*, t. VII et t. VIII, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Du contrat social*, in *Œuvres complètes*, t. V, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Lettres écrites de la montagne*, in *Œuvres complètes*, t. VI, TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric S. dir., Genève, Éditions Slatkine, 2012.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Les Confessions*, VOISINE Jacques éd., Paris, Classiques Garnier, 2011.

LITTÉRATURE SECONDAIRE

ALBERTAN-COPPOLA Sylviane, « La mise en roman du débat sur la religion dans *La Nouvelle Héloïse* : la dévotion de Julie et l'incrédulité de Wolmar », in *Rousseau et le roman*, BOURNONVILLE Coralie, DUFLO Colas dir., Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 69-81.

BESSE Guy, *Jean-Jacques Rousseau : l'apprentissage de l'humanité*, Paris, Éditions Sociales, 1988.

COULET Henry, *Introduction à Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Gallimard, 1993.

DUFLO Colas, « Du dissertatif : les lettres “fastueusement raisonnées” de *La Nouvelle Héloïse* », in *Rousseau et le roman*, BOURNONVILLE Coralie, DUFLO Colas dir., Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 51-67.

HABIB Claude, « Le silence de Wolmar : religion et amour chez Rousseau », *Commentaire* 1999/1, N° 85, p. 165-173, <http://www.cairn.info/revue-commentaire-1999-1-page-165.htm>, article consulté le 27.03.2017.

LECERCLE Jean-Louis, *Rousseau et l'art du roman*, Paris, Armand Colin, 1969.

LEONE Maria, « *La Nouvelle Héloïse* et ses lecteurs philosophes : quand l'écriture romanesque redéfinit les modalités du dialogue de Rousseau et de ses “ennemis” », in *Rousseau et les philosophes*, O'DEA Michel dir., Oxford, Voltaire Foundation, 2010, p. 193-203.

LOCKE John, *Lettre sur la tolérance*, Paris-Genève, Éditions Slatkine, 1995.

MASSON Pierre Maurice, *La Formation religieuse de Rousseau*, Paris, Hachette, 1916.

MAUZI Robert, « Le problème religieux dans *La Nouvelle Héloïse* », in *J.-J. Rousseau et son œuvre : problèmes et recherches*, GUILLEMIN Henry dir., Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964, p. 159-169.

PANCKOUCKE Charles-Joseph, « Contre-prédiction au sujet de *La Nouvelle Héloïse* », in *Jean-Jacques Rousseau*, TROUSSON Raymond dir., Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Mémoire de la critique, 2000, p. 229-234.

POMEAU René, *Introduction à Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Paris, Classiques Garnier, 2012.

SAADA-GENDRON Julie, *La Tolérance*, Paris, Flammarion, 1999.

STAQUET Anne, « De l'athée immoral à l'athée vertueux. Histoire d'un amalgame », in *Athéisme et morale*, DARTEVELLE Patrice dir., ABA Éditions, 2016.

STAROBINSKI Jean, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971.

TROUSSON Raymond, *Jean-Jacques Rousseau, la marche à la gloire*, Paris, Tallandier, 1998.

TROUSSON Raymond, « Le rôle de Wolmar dans *La Nouvelle Héloïse* », in *Thèmes et figures du siècle des Lumières*, TROUSSON Raymond, MORTIER Roland dir., Genève, Librairie Droz S.A., 1980, p. 299-306.

TROUSSON Raymond, *Lettres à J.-J. Rousseau sur La Nouvelle Héloïse*, Paris, Honoré Champion, 2011.

TROUSSON Raymond, « Tolérance et fanatisme », in *Rousseau and l'Infâme, Religion, Toleration, and Fanaticism in the Age of Enlightenment*, MOSTEFAI Ourida, T. SCOTT John dir., Amsterdam – New York, Rodopi, 2009, p. 23-64.

VIGLIENO Laurence, « Wolmar ou le paradoxe de l'athée vertueux », in *Philosophie des Lumières et valeurs chrétiennes*, MERVAUD Christiane, SEILLAN Jean-Marie dir., Paris, L'Harmattan, 2008, p. 185-199.

VOLTAIRE, *L'affaire Calas*, VAN DEN HEUVEL Jacques éd., Paris, Gallimard, « Folio », 1992.

DICTIONNAIRES

DELON Michel, *Dictionnaire européen des Lumières*, Paris, PUF, 1997.

DIDEROT Denis, D'ALEMBERT Jean-le-Rond, *L'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751-1772, The ARTFL Project, University of Chicago, <http://portail.atilf.fr/encyclopedie/>, site consulté le 31.05.2017.

TROUSSON Raymond, EIGELDINGER Frédéric, *Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau*, Paris, Champion Classiques, 2006.

VERSAILLE André, *Dictionnaire de la pensée de Voltaire par lui-même*, Paris, Éditions Complexe, 1994.